PREMIÈRE ANNÉE. — N° 17. Jeudi 30 Juillet 1908.

16 PAGES

TOUS LES JEUDIS

L'ÉPATANT

POUR LA FAMILLE

5c

Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X•)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise, 3 francs par an.
Province..... 3 fr. 50 —
Étranger..... 5 francs —

PAUVRE DÉRIBOUIS

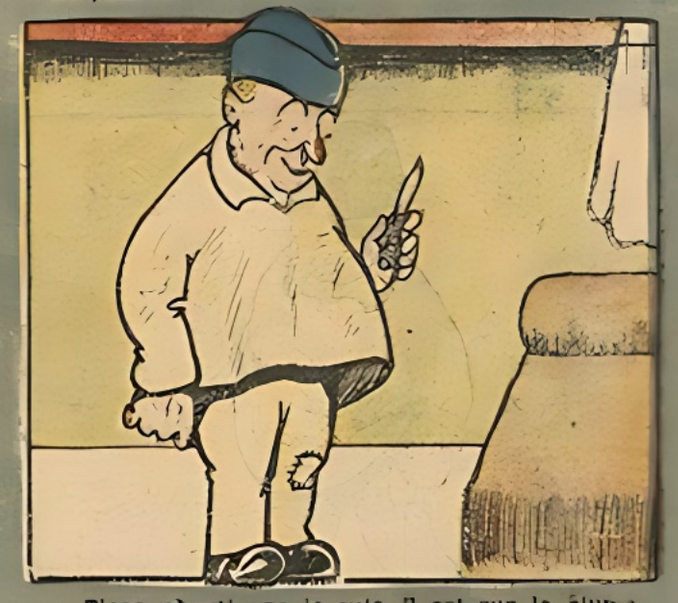
Il y en a un dans la deuxième du trois à qui il arrive des tuiles, me disait l'autre jour Pégnano, le cuisinier, c'est à Déribouis !... Tu sais bien Déribouis... le grand roquin qu'avait l'air si bête... Dame ! Il n'avait jamais inventé le moule à jugulaire

N'empêche qu'il n'était pas veinard !... Chaque dimanche depuis qu'il était au régiment, Déribouis l'avait passé à balayer la cour du quartier avec un balai plus chauve qu'un nénateur. . Consigné ! consigné jusqu'à la gauche !

L'autre jour, dans la chambrée, le caporal d'ordinaire passe en hurlant : « Tout le monde aux patates ! ouste ! Je remonte dans cinq minutes, si j'en trouve un qui ne soit pas aux épluchures, j'y colle deux jours. »

Les troubades, en grognant, descendirent vers les cuisines. Déribouis resta seul dans la chambrée... « Bon sang de bon sang de bois ! là ousqu'est mon couteau ? V'là-t'y pas que je l'aurais perdu... J'l'avais mis pourtant dans ma poche avec mon tabac et un bout de roquefort ! »

« C'est tout de même bête de perdre un couteau comme celui-ci qui coupait quasiment comme un rasoir... » Et Déribouis explore consciencieusement toutes ses poches... « Pas de couteau !... ça c'est un peu fort.. »



« Tiens, abruti que je suis, il est sur le plus large... En roupillant tout à l'heure il a glissé de la poche.. C'est une chance de l'avoir retrouvé ... Empêche que j'en ai une de pochetée tout de même de pas l'avoir vu plutôt.. »

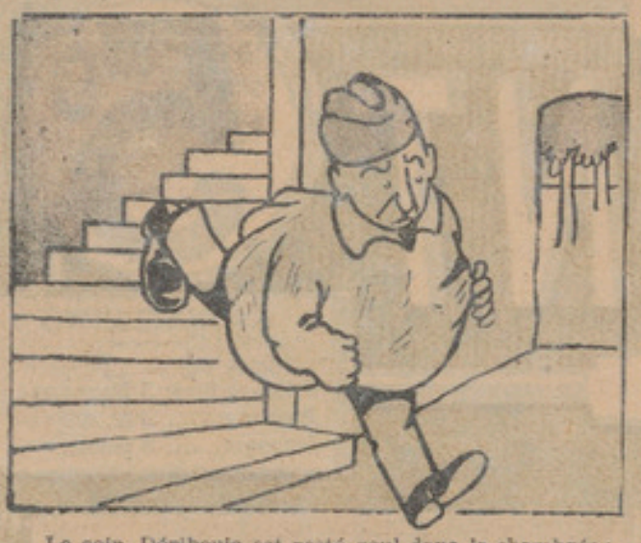
A ce moment, le caporal d'ordinaire rentra dans la chambrée... « Qu'est-ce qu'il flobe, çui-là... Vous n'avez pas peur pour un bleu de chercher à couper aux pommes de terre... Vous serez consigné deux jours.. — Caporal, c'est rapport que j'avais perdu mon couteau »

« Ah ! vous faites du boniment.. mais, mon vieux, je coupe pas dedans, moi, j'suis de la classe et pour vous apprendre à rouspéter vous les aurez vos deux jours et avec le motif... Allez, ouste, descendez à la cuisine : vous ramasserez les épluchures .. »

« C'est pas ordinaire quand même, monologue Déribouis en balayant. Etre consigné pour avoir dit la vérité... je pouvais pourtant pas descendre sans couteau... » Puis philosophiquement il ajouta : « C'est égal j'suis consigné c'est possible... mais j'ai mon couteau...

(Voir la suite page 2)

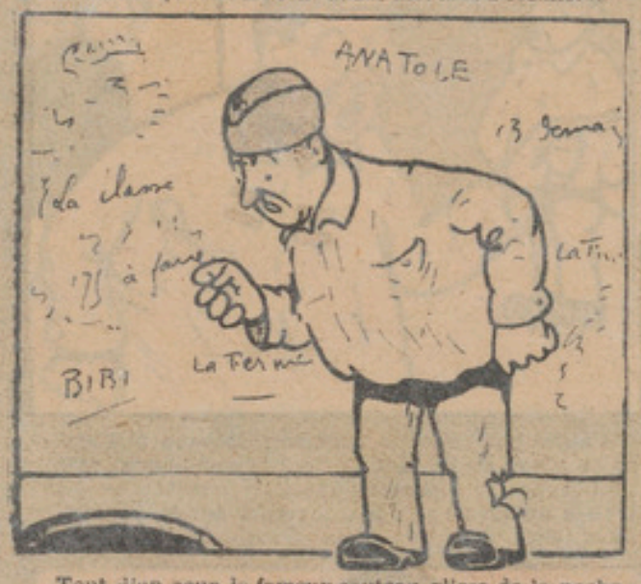
PAUVRE DÉRIBOUIS *(Suite).*



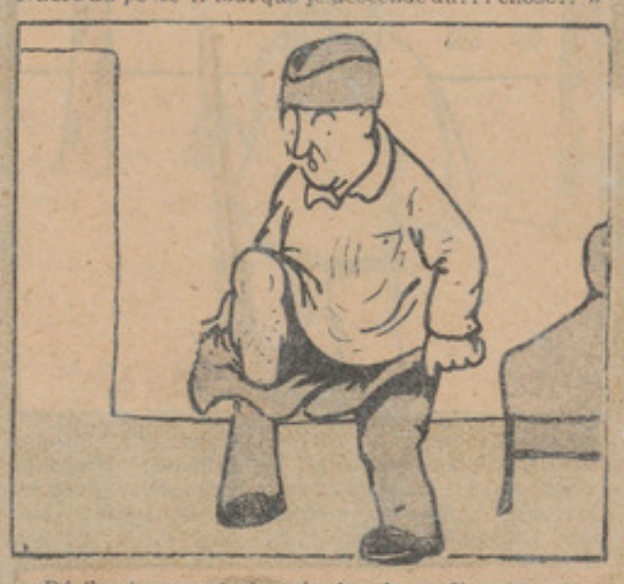
Le soir, Déribouis est resté seul dans la chambrée : tous les copains sont en ville ou à la cantine... A chaque instant on sonne aux consignés et Déribouis s'enfonce chaque fois les cent douze marches d'escalier...

A force de monter et de descendre, les fayots qu'il a mangé au repas le travaillent et il est pris d'une colique atroce « Zut, se dit-il, c'est pas assez de descendre au poste il faut que je descende au... chose.. »

Et en effet, n'y pouvant plus tenir, il dégringole l'escalier et gagne les latrines .. En entrant, crac ! il accroche son pantalon de treillis à un clou et y fait un accroc magnifique. . Puis il s'installe...



Tout d'un coup le fameux couteau glisse de la poche et tombe dans... le trou. « Pétard de bonsoir !... cette fois-ci l est perdu, le couteau !... Quelle guigne ! »



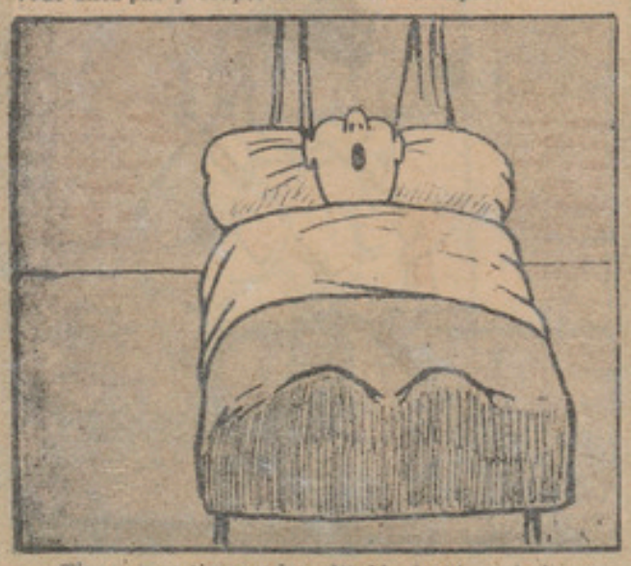
Déribouis remonte dans la chambre... Il sort son pantalon de treillis pour le racommoder et passe son pantalon rouge... A ce moment le clairon appelle aux consignés...

Déribouis descend vite l'escalier ; il arrive cependant le dernier... « Vous pouvez pas arriver plus tôt, vous ? Quelle est cette tenue, en pantalon rouge ? »

« Ah je comprends, vous vouliez sans doute sortir en ville quoique consigné... C'est bien, mon garçon, votre affaire est claire... Vous aurez quatre jours et de plus vous allez pas y couper du motif... Rompez ! »

Malgré tout cela, pour Pâques, Déribouis voudrait aller en permission... « Mon vieux, lui dit un ancien, à ta place j'irais trouver le capiston. »

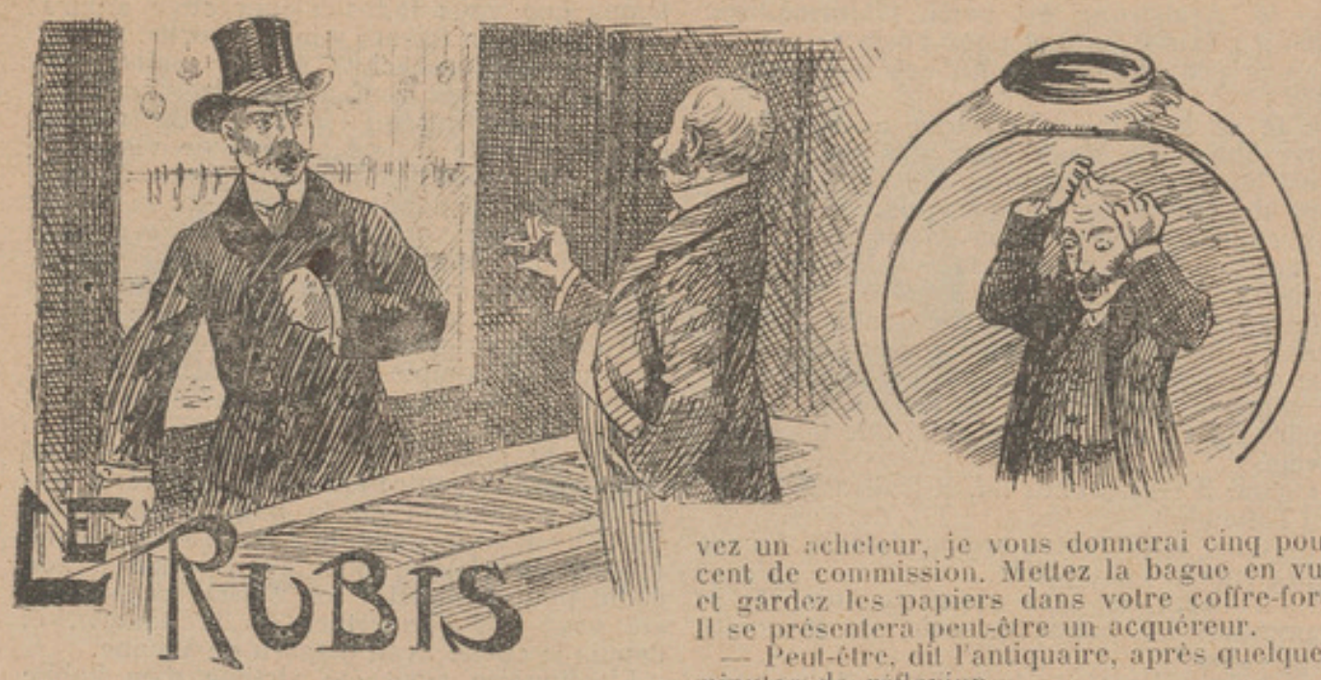
Déribouis suit ce conseil. « Une permission !... s'écrie le capitaine Mais, mon ami, vous êtes effronté comme un concierge... Vous me fixez d'un air irrévérencieux !... »



« T'as pas su t'y prendre, dit Moulard, mais bouge pas, dans huit jours, retente au truc... ça prendra, c'est couru ! » Et Déribouis s'endormit, ce soir-là, espérant encore cette fameuse permission. Il fit des rêves magnifiques.

Huit jours après, il entrait au bureau et, s'adressant au capitaine, les yeux baissés cette fois : « Mon capitaine, si ce serait... — Une permission, encore ? Regardez-moi cet hypocrite... me regardera pas, bon Dieu ! me regardera pas !... »

Et comme permission Déribouis dut s'aligner la corvée de quartier pendant que les copains allaient tous au pays. Quand je vous disais qu'il n'était pas veinard, ce pauvre Déribouis ! Heureusement qu'il n'a plus que 637 jours à faire !



LE RUBIS

Un matin de mai, un homme d'une cinquantaine d'années, à la moustache grise, de haute taille et l'air distingué, s'arrêta devant la boutique de Josef Eisen, marchand d'antiquités, située dans une des principales rues de Vienne. Il était sanglé dans une longue redingote de bonne coupe, propre, mais élimée, et coiffé d'un chapeau haut de forme démodé.

Après avoir regardé d'un air rêveur les objets qui étaient dans la vitrine, il sembla soudain prendre une résolution et entra dans le magasin.

Le commerçant, qui avait observé furtivement l'individu pendant qu'il était dehors, avait remarqué la redingote râpée et vint sans empressement au-devant du visiteur.

— Bonjour, monsieur, dit l'étranger en entrant.

Puis, sortant une carte de son portefeuille, il la tendit à l'antiquaire. Après avoir jeté un coup d'œil sur la carte, celui-ci changea immédiatement d'attitude.

— Très honoré de votre visite, monsieur le comte, dit-il en s'inclinant.

— Voici ce dont il s'agit, dit ce dernier. Quoique ce titre m'appartienne, je n'en fais presque jamais usage, je suis connu à Vienne simplement sous le nom de M. Tanville ; pour parler franchement, notre famille a été presque complètement ruinée pendant la Révolution et il nous reste peu de chose aujourd'hui, si peu, que je suis obligé de me séparer d'un bijou de famille d'une valeur considérable. Un de mes ancêtres eut la chance de pouvoir rendre un service important au roi Louis XV, qui, pour le remercier, lui fit cadeau d'une bague ornée d'un rubis magnifique.

Le comte sortit alors de sa poche un vieil écrin soigneusement enveloppé dans du papier de soie.

— On m'a assuré, observa-t-il, qu'il y avait peu de rubis au monde plus beau que celui-là.

Ayant développé l'écrin, le comte l'ouvrit et en sortit une lourde bague ornée d'une énorme pierre qu'il tendit à Josef Eisen.

L'antiquaire la prit, la retourna, la regarda attentivement à la loupe, et la rendit à son propriétaire en haussant les épaules avec un sourire de mépris.

— Imitation, dit-il brièvement.

— Monsieur !

Et le comte se redressa de toute sa hauteur.

— Mais ceci est une insulte, cria-t-il. Mon rubis, le fameux rubis des « de Tanville », une imitation ! Mais j'ai ici les papiers, les certificats, les attestations ; vous allez voir, vous allez voir vous-même

De ses doigts tremblants, il sortit de son portefeuille quelques parchemins et deux ou trois lettres jaunies par le temps ; les papiers étaient bien en règle, et confirmaient en tous points l'histoire du comte.

— Combien en demandez-vous ? dit Eisen en posant les documents et en reprenant la bague.

— Cinquante mille francs, et, si vous trouvez un acheteur, je vous donnerai cinq pour cent de commission. Mettez la bague en vue et gardez les papiers dans votre coffre-fort. Il se présentera peut-être un acquéreur.

— Peut-être, dit l'antiquaire, après quelques minutes de réflexion.

— Et votre dernier prix est ?

— Mon prix est de 50,000 francs. Cependant, si vous ne trouviez acquéreur que pour 40,000 francs, peut-être consentirais-je à m'en dessaisir.

— Très bien, mais je ne m'engage pas à garantir l'authenticité de la pierre.

— C'est entendu, ceci est mon affaire, dit le comte en s'en allant.

Quand il fut parti, Josef Eisen examina de nouveau la bague attentivement.

— Le vieux comte croit évidemment que son rubis est vrai, et pourtant, murmura-t-il, je suis presque certain d'avoir vu des imitations pareilles à celui-là.

Il le fit voir avec les documents à un ami, antiquaire comme lui, qui s'occupait spécialement de vieux manuscrits. Ce dernier ne put rien dire quant à la valeur de la pierre, mais sans hésiter il assura que les papiers étaient authentiques, et en offrit deux cent francs comme curiosité.

Ceci décida Josef Eisen à faire un effort pour vendre la bague, et il la plaça sur un plateau dans la vitrine, où elle figura pendant près de trois semaines.

— Dites donc, monsieur, j'ai vu une grosse bague dans votre vitrine, la pierre a l'air assez belle, voulez-vous me la montrer ?

L'individu qui prononça ces paroles en entrant dans la boutique de Josef Eisen avait un fort accent américain. Il était grand, les cheveux noirs, et complètement rasé.

Il était accompagné d'un ami plus petit et plus gros que lui.

— Cette bague, messieurs, dit M. Josef Eisen, en la passant à l'étranger, est une bague historique. Elle fut donnée par Louis XV au comte de Tanville en remerciements des services qu'il avait rendus au roi. Voici les documents qui confirment la provenance de ce cadeau royal qui m'a été confié par un descendant du comte pour la vendre.

— Et combien en demande votre homme ?

— Quatre-vingt mille francs.

— Sapristi, quatre-vingt mille francs ! C'est bien cher. Enfin, si votre histoire est authentique, nous pourrons peut-être nous entendre.

A ce moment, l'individu qui accompagnait le visiteur et qui était occupé à déchiffrer ce qui était écrit sur les documents, murmura tout bas quelques mots à son ami qui répondit :

— Très bien.

Puis, s'adressant à Eisen, il ajouta :

— Je quitte Vienne demain, mais si j'ai le temps, j'amènerai un ami qui est expert dans ces choses-là pour jeter un coup d'œil sur la bague de votre client. Bonjour.

Et les deux Américains quittèrent la boutique. M. Eisen ne pensait plus les revoir, mais le lendemain le plus grand des deux revint accompagné d'un petit homme vêtu d'un large pardessus marron et coiffé d'un chapeau beaucoup trop grand pour lui. Celui-ci examina attentivement la bague et les papiers. Finalement, il les rendit à l'antiquaire et dit à part quelques mots à son compagnon.

— Je vous en donne dix mille dollars, je veux dire cinquante mille francs, dit l'Américain.

L'antiquaire dissimula sa joie et secoua tristement la tête.

— Cinquante mille francs, c'est impossible, mon client ne voulant pas la vendre à moins de quatre-vingt mille francs.

— Je vous quitte, monsieur Armstrong, dit soudain l'homme au pardessus marron.

L'antiquaire sursauta. C'était le nom d'un riche Américain renommé comme collectionneur d'antiquités.

— Je regrette de ne pas pouvoir accepter votre offre, dit-il.

Mais l'Américain l'interrompit :

— Très bien, je m'en vais, bonsoir.

Et aussitôt il disparut. Eisen sauta sur son chapeau, appela sa femme pour garder la boutique, et courut après le millionnaire, mais trop tard.

Il ne put rattraper l'Américain et rentra chez lui, bien convaincu de la réelle valeur du bijou qui lui avait été confié, et furieux d'avoir laissé échapper une telle occasion.

Un mois se passa, quand, un jour Josef Eisen rencontra l'homme qui avait accompagné l'Américain lors de sa première visite.

Il suivit l'inconnu dans un restaurant, et, l'ayant accosté, il apprit avec satisfaction que cet individu n'était autre que M. Hill, le secrétaire du millionnaire qui n'avait pas encore quitté l'Autriche. A la campagne pour quelques jours, son secrétaire devait le rejoindre le soir même.

Josef Eisen le pria de bien vouloir parler de la bague au millionnaire et de lui dire qu'il consentait à lui céder le rubis pour le prix qu'il en avait offert.

Le secrétaire l'informa que M. Armstrong serait de retour à Vienne le mardi suivant, et qu'il repartirait le mercredi matin pour l'Amérique, après avoir passé la nuit à l'hôtel Métropole. Si Eisen voulait voir M. Armstrong, il devait venir le trouver à l'hôtel le mardi soir.

Lorsque M. Eisen rentra chez lui, il trouva le vieux comte qui l'attendait, et lui demanda si la bague était vendue. Sur la réponse négative de l'antiquaire, il voulut reprendre le bijou pour le montrer à un acquéreur qu'on lui avait indiqué.

— Oh ! c'est impossible ! s'écria Eisen, craignant de ne plus revoir la bague si le comte l'emportait. Je suis en pourparlers avec un monsieur qui a vu le rubis, et je me suis engagé à le lui garder jusqu'à ce qu'il m'ait donné une réponse.

— Très bien, mais si vous ne faites pas affaire, je le reprendrai de suite, dit le comte d'un air mécontent. A propos, quel prix en avez-vous demandé ?

Eisen ne s'attendait pas à cette question et répondit, embarrassé :

— J'ai dit que je croyais que vous accepteriez dix ou douze mille francs.

Le comte s'écria, furieux :

— Vous n'avez pas agi selon mes instructions je vous ai dit que j'en voulais cinquante mille et je vous défends de le vendre à moins.

— Mais, monsieur le comte, si on en offrait vingt mille, vous ne les refuseriez pas ?

— Si, je les refuserais !

— Alors, je crains bien de ne pouvoir faire affaire ! dit l'antiquaire en soupirant.

— Très bien, donnez-moi la bague, dit le comte vivement.

— Mais ce n'est pas raisonnable, s'exclama Eisen, je trouve que 20.000 francs est une jolie somme pour un rubis comme le vôtre !

— Peut-être, mais ce n'est pas mon prix, dit le comte froidement. Veuillez me rendre la bague que je m'en aille.

Naturellement, l'antiquaire refusa, et, après une longue discussion, il parvint à persuader le comte à accepter vingt-cinq mille francs.

— Comme cela, se dit Eisen lorsque le comte eut quitté la boutique, si l'Américain ne fait pas l'affaire, je ne perds rien, et si je lui vends le rubis, j'empoche vingt-cinq mille francs.

Le mardi matin, Josef Eisen se rendit à l'hôtel Métropole et trouva une lettre de M. Hill lui annonçant que M. Armstrong consentait à lui donner les cinquante mille francs pour le rubis et lui fixant rendez-vous à quatre heures et demie pour terminer l'affaire.

— M. Armstrong est bien descendu ici? demanda-t-il au bureau de l'hôtel.

— Oui, il n'est pas encore arrivé, mais plusieurs chambres ont été retenues pour lui, lui répondit-on.

Et M. Eisen s'en alla satisfait. De nouveau, le comte l'attendait.

— Ma bague? puis-je l'avoir? demanda-t-il dès que l'antiquaire apparut.

— Je suis heureux de vous annoncer, monsieur le comte, que le rubis est vendu, lui dit Eisen avec un sourire de satisfaction.

— Je regrette, dit le comte, car j'aurais pu la vendre beaucoup plus cher. Enfin, puisque c'est fait, si vous me donniez l'argent?

— Oh! mais, je ne peux pas! s'exclama l'antiquaire, je ne l'ai pas encore touché.

La figure du comte s'assombrit.

— Quand serez-vous payé? demanda-t-il.

— Ce soir, répondit Eisen, venez après six heures et vous aurez l'argent.

A quatre heures et demie, l'antiquaire arriva à l'hôtel Métropole.

— M. Armstrong est sorti, l'informa-t-on, mais il a laissé un mot pour vous.

Eisen prit la lettre et lut ces quelques lignes :

« Je ne serai pas de retour avant minuit, étant obligé de dîner chez des amis, mais il est inutile de m'attendre. J'ai donné au gérant de l'hôtel un chèque pour la somme convenue, qu'il vous remettra en échange de la bague. Vous pouvez la lui laisser sans crainte. »

Le gérant, ayant été appelé, donna à M. Eisen une enveloppe cachetée contenant un chèque sur la principale banque de Vienne pour la somme de cinquante mille francs. L'antiquaire lui remit la bague ainsi que les documents.

Quand il rentra chez lui, il trouva le comte qui l'attendait.

— Vous aurez votre argent demain, lui dit brusquement l'antiquaire.

— L'argent me sera versé ce soir, ou je reprendrai ma bague ce soir, dit le comte avec calme.

— J'ai dit demain, s'écria Eisen. Je ne peux pas vous payer ce soir, les banques sont fermées!

— Si je ne suis pas payé ce soir, je porterai plainte demain matin. Voici assez longtemps que vous faites traîner cette affaire! dit le comte en faisant mine de sortir.

L'antiquaire réfléchit ; si une plainte était portée, il n'avait rien à craindre, mais son client apprendrait qu'il avait vendu le rubis cinquante mille francs au lieu de vingt-cinq mille. Pour éviter tout ennui, Eisen rappela le comte et lui donna tout l'argent qu'il avait chez lui, ainsi qu'un chèque de dix mille francs pour compléter la somme.

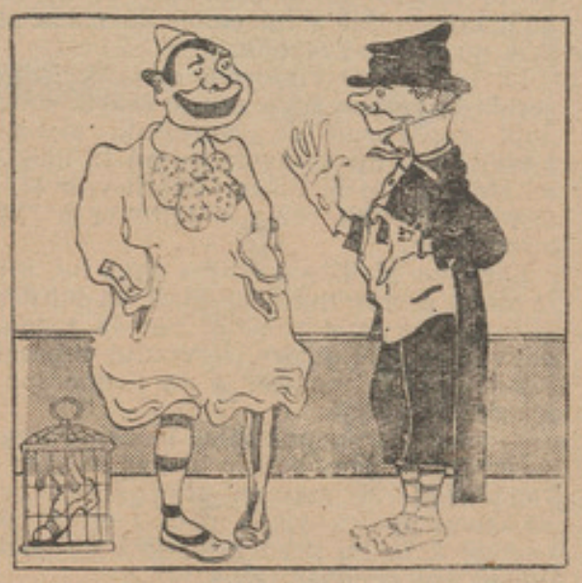
Le lendemain, lorsqu'il se présenta dans l'après-midi à la banque pour toucher le chèque de l'Américain, on lui répondit qu'il n'y avait pas de compte au nom de M. Armstrong dans l'établissement. M. Eisen fut sur le point de s'évanouir.

Il se fit immédiatement conduire à l'hôtel Métropole. Là, contre le chèque impayé, il rentra en possession de la bague, mais ainsi qu'il l'avait soupçonné, le rubis n'avait aucune valeur. Le chèque qu'il avait remis à son client pour compléter les 25,000 francs avait été payé dès l'ouverture de la banque, et depuis le comte avait disparu de Vienne.

L'antiquaire avait été victime d'un habile escroc, car le comte de Tanville et le millionnaire américain ne faisaient qu'un seul et même personnage!

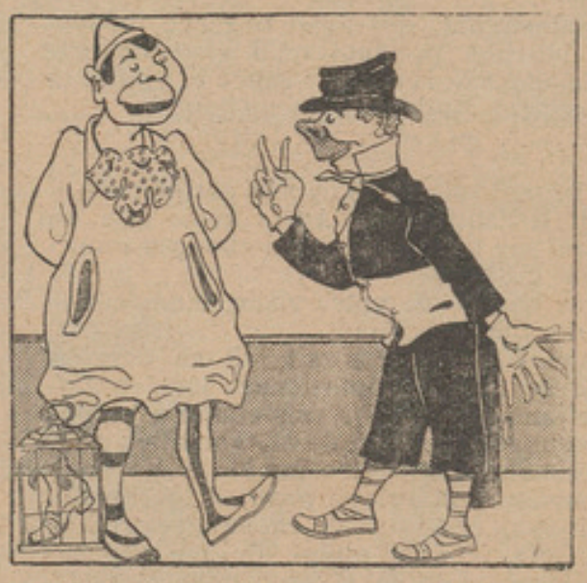
FORTUNIO.

UNE BONNE BLAGUE

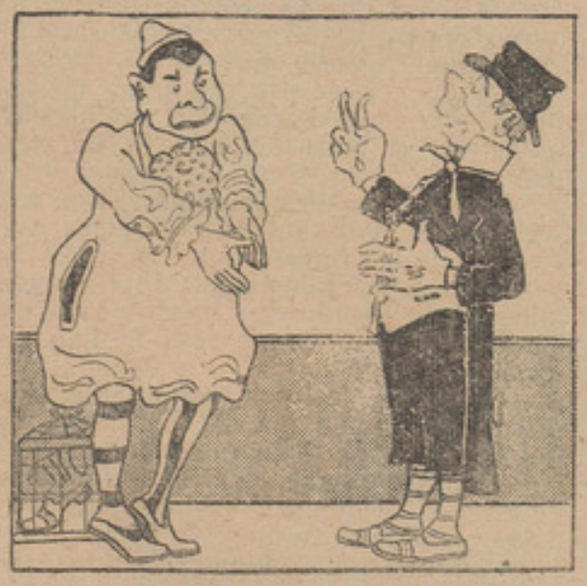


« Disez donc, master Auguste, la rumeur publique prétend comme ça que vous êtes très malin! — Oh! elle est très bien informée, cette personne, je suis en effet d'une intelligence transcendante. Nous n'avons jamais été que deux pour avoir autant d'esprit, et l'autre, il est mort.

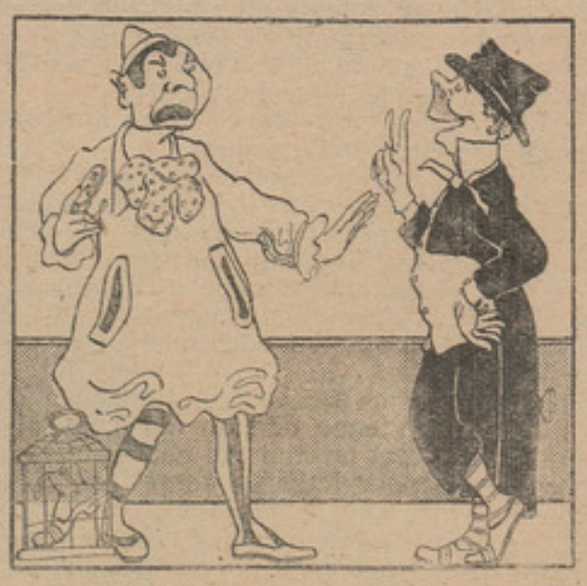
« Aôh! très bien, very well, boum boum! Alors, voulez-vous gagner cinq francs? — Bien sûr! ça se demande même pas, ces choses-là. — Alors, voilà cinq francs; vous les gagnerez tout de suite si vous répondez immédiatement à chacune des trois questions que je vais vous poser. Les cinq mots suivants: Deux petits morceaux de bois... »



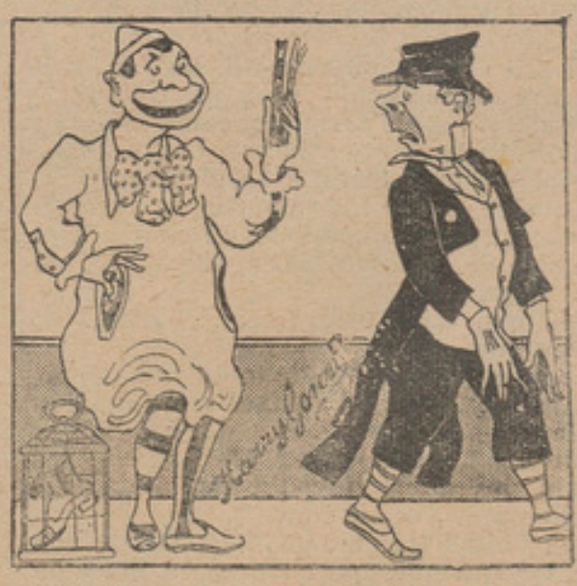
« Ah! là, là! je suis sûr de gagner les z'argents, c'est vraiment facile de gagner cinq francs : vous pouvez poser les questions. — Je commence : primo premièrement : je sortais de mon home, j'entre chez mon crémière, et je déjeune avec quoi? — Deux petits morceaux de bois! — Très bien, Auguste, je continue. »



« Ensuite, je promène mon gracieux individu au bord de la rivière, quand, tout à coup, plouf! j'entend le bruit d'une chute dans l'eau mouillée! N'écoutant que mon courage, je pique une tête et je repêche quoi? — Deux petits morceaux de bois! »



« Eh mais, il répond très bien, Auguste Attention, troisième question. Voyons, Auguste, si quelqu'un comme ça, tout d'un coup, à l'improviste venait à vous et vous dise à brûle-pourpoint : « Quoi c'est que vous préférez, Auguste, deux petits morceaux de bois ou la pièce de cent sous? » — Deux petits morceaux de bois! »



« Soyez satisfait, ami Auguste. Voilà deux petits morceaux de bois et moi je garde la pièce de cinq francs »

GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

XIII

(Suite.)

Les deux compagnons marchèrent tout le jour sans rencontrer aucune trace humaine. A chaque instant, un animal, quadrupède ou volatile, fuyait devant eux ; mais, suffisamment pourvus de viande pour le moment, ils ne voulaient point risquer d'attirer, par des coups de feu répétés, l'attention des hôtes présumés de la contrée.

Quittant la vallée déserte, ils avaient gravi à nouveau la montagne et se trouvaient, à l'entrée de la nuit, sur un plateau desséché et pierreux d'où l'on devait avoir une vue extrêmement étendue ; mais, à cette heure, le soleil couché, l'on ne pouvait plus rien distinguer autour de soi.

— Il ne fait pas chaud ici, constata Collin ; seulement on est sûr de ne pas avoir les pieds humides.

Comme ils s'apprêtaient à dormir, la tête sur leurs sacs, le matelot désigna tout à coup l'horizon.

— Un feu, capitaine !

Et, bondissant tous deux sur leurs pieds, ils virent non seulement la lueur distincte d'un foyer, sur une éminence, à quelque distance, mais trois autres lueurs s'enflammant l'une après l'autre, sur des pointes de roches de plus en plus éloignées.

Vallençais hocha la tête.

— Ceci est évidemment un signal ! Et, très probablement, ce signal nous concerne, annonce notre arrivée dans la vallée... Ton coup de fusil a été entendu, et l'on communique la nouvelle... C'est une preuve que les habitants d'ici sont assez nombreux et qu'ils séjournent assez loin les uns des autres... Preuves aussi qu'ils sont particulièrement méfiants et sur leurs gardes.

— C'est singulier ! remarqua Collin, on dirait le feu d'un phare, en moins fort...

Harley examina l'horizon plus attentivement.

— En effet, le feu n'est évidemment pas obtenu avec du bois... Il n'y a pas de fumée, et la lueur en est trop vive, trop blanche, et surtout trop régulière !

Collin eut un éclat de rire de gamin.

— Hein, capitaine, vous vous moquiez de moi !... Ça serait tout de même drôle si les particuliers d'ici, ils étaient abonnés à l'électricité !

L'un après l'autre, les feux s'étaient éteints. Dans le silence absolu de la nuit, seules luisaient les étoiles du ciel : celles que l'on aperçoit dans les régions australes, plus espacées, plus larges et plus brillantes que celles de nos constellations du nord.

Harley retourna vers les couchettes improvisées.

— Dormons... Demain nous tâcherons de débrouiller cette énigme.

Collin s'étendit à terre.

— Eh bien, je suis toujours bien content d'être venu par ici avec vous, capitaine... J'ai dans l'idée qu'on ne s'ennuiera pas !...

Le lendemain, après avoir grignoté quelques biscuits et un peu de viande de mouflon rôtie, Vallençais et Collin se dirigèrent vers le mont d'où le feu de la nuit leur semblait devoir émaner.

Ce ne fut qu'au prix de multiples efforts qu'ils parvinrent au pied de cette éminence qui, d'abord, se présenta à eux comme absolument inaccessible, tellement ses flancs de pierre nue étaient escarpés.

— Tournons autour, il est probable que c'est sur l'autre face que l'on peut la gravir.

Mais, de quelque côté qu'ils allassent, ils ne découvraient toujours pas de sentier praticable pour l'escalade.

Ils cheminaient depuis quelque temps parmi les blocs éboulés avec un certain découragement, lorsque Collin s'arrêta.

— Qu'est-ce qu'on entend ?

Harley écouta.

C'est le bruit d'une cascade tombant dans un souterrain.

Et, se guidant par le son, ils ne tardèrent pas à arriver devant un étroit couloir qui s'enfonçait, complètement obscur, dans le flanc de la montagne.

— On va se fourrer dans ce trou de rat ? demanda Collin.

Harley fit un signe affirmatif.

— Oui. J'imagine que ce doit être le vrai chemin pour parvenir là-haut... Et tiens, regarde ces éclats dans la paroi... Ce passage a été sûrement agrandi au pic, par des hommes !

Collin s'était jeté à quatre pattes, étudiant le sol.

— Eh ! s'écria-t-il, ce terrain a été piétiné journellement !

— A la rigueur, ce pourrait être par des animaux sauvages, remarqua Vallençais, mais je crois que c'est plutôt par des humains.

Collin examinait le souterrain avec méfiance.

— Capitaine, faudrait une lumière pour entrer là dedans... Il peut y avoir de sales trous.

— C'est même probable, du moment que l'on entend de l'eau y couler. Voyons, n'y a-t-il pas de bois à torches dans les environs ?

Et tous deux redescendirent vers un vallon où croissaient d'épaisses broussailles.

Soudain, Collin ramassa un tison brûlé du bout.

— Tenez, capitaine, il n'y a pas que nous qui cherchions des cierges pour entrer dans le château ! Et il y a des malins qui savent en trouver.

Harley avisa un arbuste épineux.

— Essayons de celui-ci... Ce n'est pas l'espèce dont les nègres se servent habituellement, mais il est peut-être d'un bon usage.

En effet, les branches du buisson enflammées à l'aide du briquet, quoique vertes, brûlèrent en faisant une jolie flamme et en répandant une odeur agréable, car c'était une essence abondante en résine.

Collin eut vite fait de couper un fagot et il revint avec Vallençais vers le souterrain dans lequel ils s'engagèrent résolument.

Le couloir tournait, puis descendait avec tant de rapidité que les deux hommes durent se retenir aux rugosités de la paroi pour ne pas risquer de glisser et de faire quelque chute dangereuse.

Le bruit de l'eau devenait de plus en plus fort...

— Attention ! cria subitement Harley.

Il marchait en avant, tenant haut sa baguette enflammée, dont la lueur vacillait, laissant tantôt le chemin dans l'ombre, tantôt le mettant en pleine lumière.

Collin s'arrêta, saisi.

— Quoi donc ?

Harley reculait.

— Un peu plus, nous faisions le plongeon !

Et, allumant une gerbe d'épines, il éclaira suffisamment le lieu pour que l'on pût apercevoir un gouffre s'ouvrant au ras du sol !

C'était au fond de ce trou que la cascade invisible s'épandait. On en sentait l'humidité qui montait.

Harley posa la main sur le bras du matelot et prononça à voix basse :

— Vois, à gauche, il y a un pont en bois, posé sur le trou, le long du mur de roche... Peut-être sommes-nous tout près des habitants d'ici !...

Collin murmura :

— Les chiens ! ils auraient bien pu placer leurs planches au milieu du couloir !... Comme cela, on ne risquerait pas de piquer une tête quand on n'est pas averti !

— Ceci est évidemment fait exprès, dit Harley, pour arrêter les curiosités des non-initiés aux dangers de ce souterrain.

Ils traversèrent le pont, suivirent le couloir qui s'élargissait et ne tardèrent pas à parvenir à une vaste salle dont la faible lueur des branchettes flambantes ne pouvait éclairer les profondeurs ténébreuses.

— Encore de l'eau ! s'écria Collin en faisant un saut en arrière.

Il était pourtant encore assez loin de l'étrange nappe liquide immobile, d'un luisant métallique, qui stagnait à fleur du sol, entre les rocs.

A peine Vallençais eut-il jeté un coup d'œil qu'il poussa un cri d'appréhension.

— Prends garde qu'il ne tombe une seule étincelle sur cette eau !... Ou ce serait une épouvantable catastrophe !...

— Qu'est-ce donc ? fit Collin avec surprise.

— Je m'explique à présent la nature du feu que ces gens ont allumé hier soir ! dit Harley. Ce liquide que tu vois devant nous n'est pas de l'eau, c'est du pétrole...

Victor sursauta.

— Du pétrole ? Ah ! diable !

Et, avec un doute :

— Du pétrole ? Et comment qu'il se trouverait là, capitaine ?... On ne l'y a pas mis, je suppose ?

Vallençais sourit.

— Mais il y est naturellement... Tout le naphte ou pétrole que l'on recueille pour le commerce se trouve ainsi sous terre, en nappes plus ou moins abondantes...

Puis il s'interrompit.

— Mais, chut !... Voici un passage qui, peut-être, va nous conduire à une autre sortie, bien qu'il soit possible que cette grotte n'ait que l'issue par laquelle nous sommes entrés.

Ils avaient retrouvé un couloir qui remontait, mais qui était si bas qu'il fallait marcher tout courbé.

— Si ça continue, il faudra s'aplatir pour passer ! murmura Collin.

Harley montra à terre des fragments de tisons noircis.

— D'autres gens y circulent... Nous sommes sur la bonne route !

Enfin, l'on gagna un corridor plus spacieux et un peu de jour glissant montra que l'on approchait de la sortie.

— Eteignons, fit Harley, et, à tout hasard, le revolver en main! Qui sait ce que nous allons trouver tout à l'heure devant nous!

Mais, lorsqu'ils parvinrent au dehors, un peu éblouis par la vive clarté du soleil au sortir de l'obscurité de la grotte, ils n'aperçurent qu'une charmante solitude : une prairie fraîche, pleine de fleurs, tout de suite bornée par des bois épais.

Cependant, ils ne tardèrent pas à découvrir une sorte de sentier zigzaguant à travers les herbes et qui gravissait le flanc de la montagne, beaucoup moins à pic de ce côté que sur les autres faces.

— Escaladons, dit Harley. Il faut absolument se rendre compte du feu que nous avons aperçu.

— Et, ajouta Collin, le gardien de cette manière de phare à signaux se trouve peut-être là-haut! Ce serait curieux de voir la tête de singe qu'il peut avoir!

XIV

LE MYSTÈRE DE LA MONTAGNE

Cependant, parvenus avec prudence et précaution au sommet du pic qui servait aux signaux des mystérieux habitants de la montagne, Vallençais et son compagnon trouvèrent le lieu désert.

— Voilà la lanterne! s'écria Harley.

C'était, à l'abri d'un creux de rocher, une grande et grossière lampe en poterie, emplie de pétrole brut, et dans laquelle trempait une grosse mèche.

Auprès, en provision, d'autre pétrole était renfermé dans un vaste bidon de fer-blanc.

Collin fit un geste colère.

— C'est tout de même enrageant de ne pouvoir mettre la main sur un de ces bonshommes!

Du point élevé où l'on se trouvait, l'on embrassait un immense panorama. Vallençais, examinant avec attention les environs, fit remarquer la configuration très particulière de la région.

— Les montagnes forment un cercle presque régulier, en somme assez resserré, dans le pays qui est très plat au delà. Et, à l'intérieur de ce cercle, comme derrière une fortification, il y a deux ou trois vallées séparées par de petites collines abruptes...

Il s'arrêta subitement.

— Ah! ah! fit-il, le ton changé.

Victor s'élança, intrigué.

— Vous avez vu quelque chose, capitaine?

Vallençais fit un signe recommandant la prudence.

— A plat ventre le long du rocher! Ne te montre pas! Regarde avec précaution en bas, à droite...

Collin poussa, à son tour, un « ah! » de surprise et de contentement.

— Enfin, les particuliers sortent de leurs trous!... Ah! c'est épatant, ils ont des chevaux.

Tout en bas, dans la prairie longeant la petite rivière, sept ou huit cavaliers venaient de surgir de derrière un bouquet de bois.

— Des blancs! dit Harley.

Ces hommes, montés sur d'ardents petits chevaux de la race du Cap, étaient armés de carabines. Ils étaient vêtus bizarrement et sordidement, mais leurs costumes rappelaient les formes européennes, quoique ayant certainement été coupés et cousus par des mains inhabiles.

Deux ou trois, aux longues barbes, semblaient parvenus à l'âge mûr; les autres, imberbes ou portant seulement la moustache, avaient de dix-huit à vingt-cinq ans.

Soudain, un coup de sifflet retentit. Tous arrêtèrent leurs montures; et, sautant à terre, ils vinrent entourer le chef, un individu de haute taille, à la barbe et aux cheveux gris, au visage sombre et énergique.

— Conseil! murmura Collin.

Des paroles, que l'on ne pouvait entendre à la distance où se trouvaient Vallençais et son compagnon, furent échangées; puis, la bande se sépara par couples, qui prirent des directions différentes.

Seul, le chef demeura à la même place, suivant des yeux ses camarades jusqu'à ce qu'ils eussent disparu.

Ensuite, il entrava son poney, et se dirigea précisément vers le sentier qui menait au sommet où se trouvaient les voyageurs.

— Voilà un type qui s'amène pour nous dire bonjour, fit Collin. Dites donc, capitaine, comment allons-nous le recevoir?

Vallençais s'était vivement redressé.

— Il faut découvrir une cachette, déclara-t-il.

— Bah! fit Collin, ne sommes-nous pas en nombre pour attendre ce monsieur?

— Impossible! répondit Vallençais promptement. Tout semble annoncer que, pour une raison que nous ne savons pas encore, les habitants de ce lieu ne veulent pas d'intrus parmi eux, et qu'ils assassinent tous ceux qui se hasardent dans l'intérieur du cercle de ces montagnes. Il est fort probable aussi que notre présence leur est connue et que les hommes que nous venons de voir s'éloigner en plusieurs directions nous cherchent, afin de s'emparer de nous...

Collin l'interrompit avec une verve joyeuse :

— Et afin de nous mettre à sécher là-bas sur la corniche avec les autres momies!... Merci, il n'y a rien de fait!... Pour moi, ça ne me va pas trop, vous savez, capitaine?...

Harley poursuivit :

— Tout cela est presque certain. Mais, comme néanmoins nous n'en sommes pas sûrs, nous ne pouvons accueillir en ennemi l'homme qui va se trouver tout à l'heure en face de nous... Et, d'un autre côté, je croirais imprudent de montrer de la confiance et de le traiter en ami.

— Ah! fichtre, oui!... Avec une sale tête comme il en a une! Mais, une supposition, capitaine : si, sans lui faire de mal, on l'empoignait et on le ficelait, pour l'interroger?

Vallençais secoua la tête négativement.

— N'essayons point cela... Il est aisé de tuer un homme à l'improviste... Il est fort difficile de s'emparer de quelqu'un sans le blesser et sans risquer de se faire tuer soi-même, à moins d'employer le lasso, ce qui est impossible dans le lieu où nous sommes. D'ailleurs, que ferions-nous de notre prisonnier? Et qu'apprendrions-nous de lui en le questionnant? Evidemment rien, à moins d'user de violence, ce qui nous est interdit jusqu'à ce que nous soyons certains des mauvaises intentions de ces gens à notre égard.

— Alors, capitaine?

Tout en parlant, Harley avait minutieusement étudié les entours.

— Eh bien, répondit-il, voici une étroite plate-forme à l'extrémité de cette pointe de rocher, qui sera peut-être assez difficile à atteindre,

Collin pousse à son tour un ah! de surprise et de contentement

mais où nous serons parfaitement bien pour voir venir l'homme et inspecter les environs, sans être aperçus nous-mêmes.

Collin regarda.

— Sûr qu'un manchot des bras et des jambes ne parviendrait pas à votre perchoir, capitaine!... Mais, vous et moi, c'est une autre affaire... On est un peu des acrobates...

— Alors, en route, nous n'avons pas de temps à perdre! dit Vallençais, en s'élançant légèrement sur le rocher.

Agiles comme des chats, les deux hommes grimpèrent, sautèrent, s'agrippèrent, se coulèrent, suivant un chemin ultra-périlleux, impossible pour d'autres que pour des marins habiles à la gymnastique et de hardis compagnons comme ces jeunes gens.

— Ma foi, observa Collin, lorsqu'ils furent rendus à leur poste d'observation, si ce n'est que le soleil y tape dur, on est joliment bien ici!... Et j'ai l'idée que l'on n'y viendra pas nous y dénicher.

— En tout cas, répartit Vallençais, il nous serait facile de faire dégringoler les importuns.

Au-dessus d'eux, c'était le vide, le flanc à pic de la montagne dominant la vallée.

Tout à coup, Harley posa la main sur le bras du jeune marin.

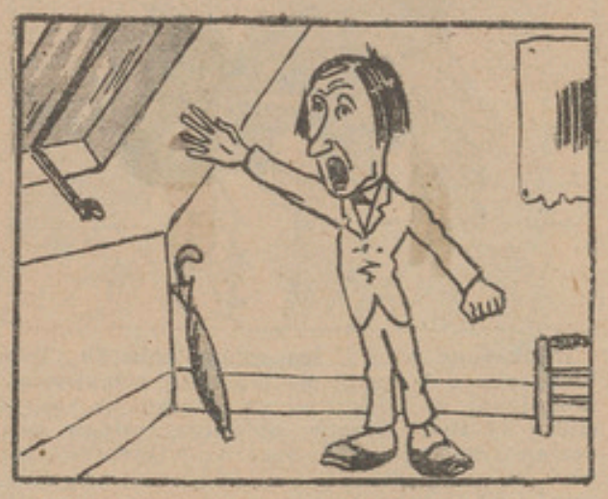
— Attention! Voilà l'homme!

Arrivé à la moitié de l'ascension, au lieu de continuer à suivre le sentier qui menait au sommet extrême que les deux voyageurs venaient de quitter, l'individu à la barbe grise avait obliqué. Il s'était engagé dans un chemin au milieu des rocs qui n'était guère moins dangereux que celui que les autres avaient pris pour gagner leur cachette.

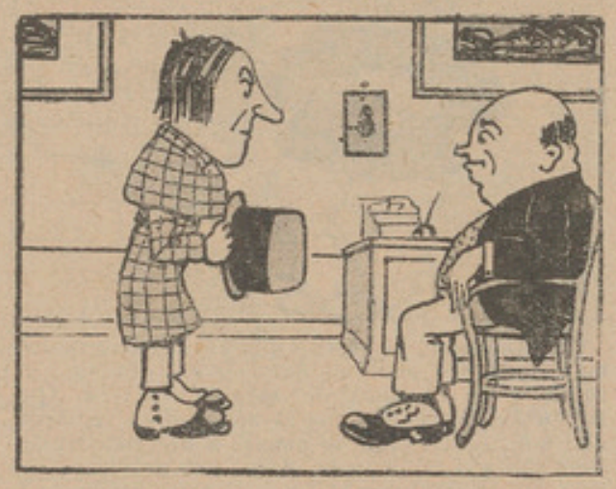
(A suivre.)

DANIEL HERVEY.

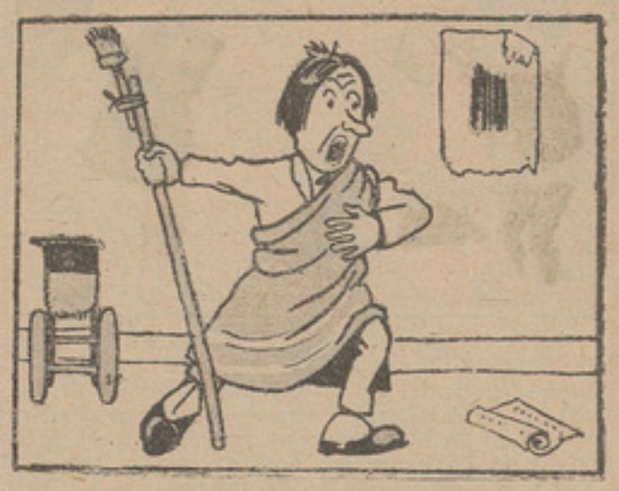
LES DÉBUTS D'ISIDORE TÉTALHUILE



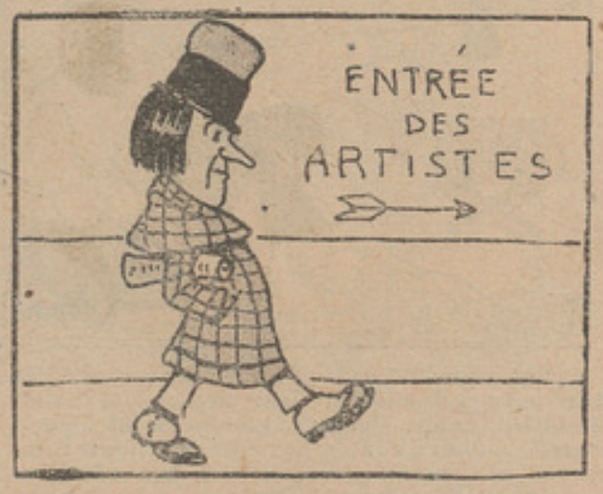
Isidore Tétalhuile voulait être acteur, c'était sa vocation, et il comptait bien devenir célèbre. Mais, hélas! il n'avait guère de talent et n'avait pu trouver aucun engagement.



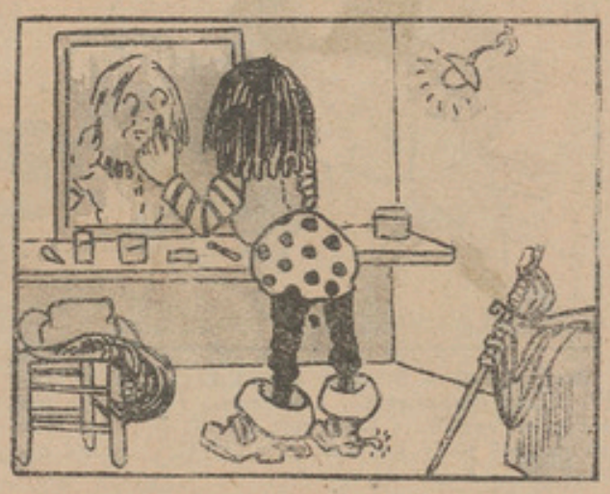
Un jour, enfin, il alla trouver un directeur de théâtre qui voulut bien lui confier un rôle en remplacement d'un acteur absent. Tétalhuile était dans la joie.



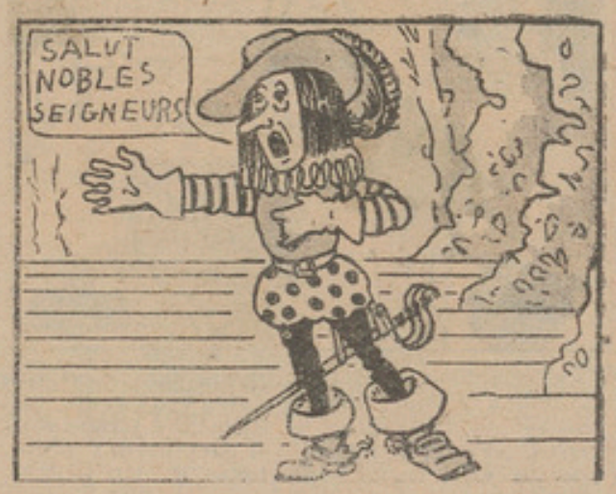
Il allait donc pouvoir débuter! Il apprit son rôle avec soin et répéta dans sa mansarde du matin au soir, remplaçant les costumes et autres accessoires par ce qu'il avait sous la main.



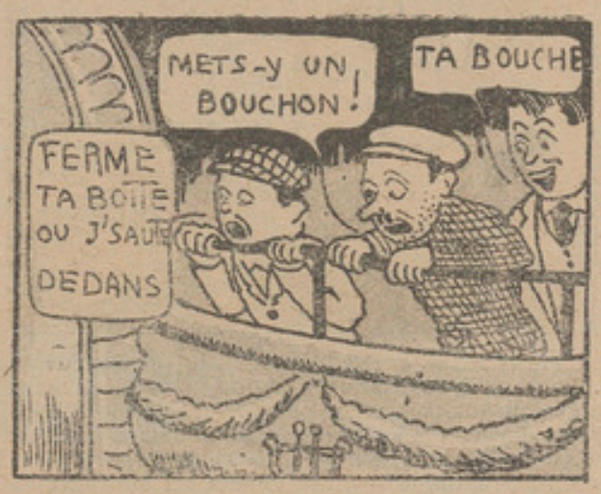
Le grand jour arriva enfin et Tétalhuile fit son entrée au théâtre, fier comme Artaban, comptant bientôt voir son nom en grandes lettres sur les affiches.



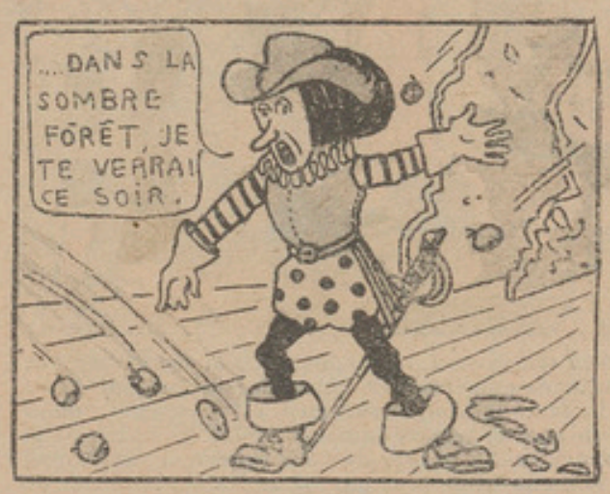
Tétalhuile endossa un costume magnifique; le maillot était bien un peu large pour lui, mais il n'y regarda pas de si près, et ne songea qu'à ses futurs succès.



Il entra majestueusement en scène et commença à chanter. Mais à peine eut-il donné au public un échantillon de son talent que de nombreux coups de sifflet retentirent..

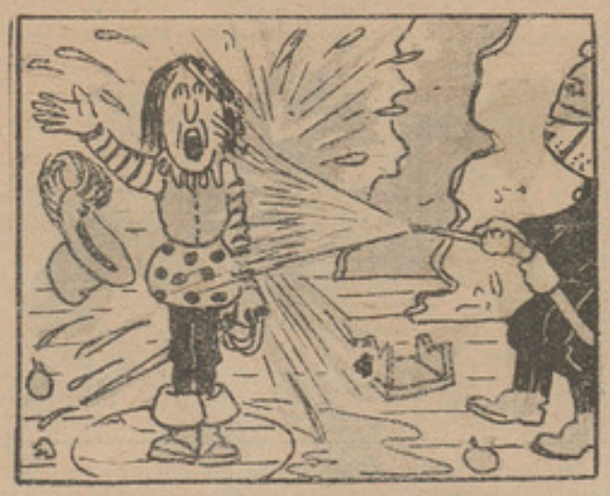


et les habitués du poulailler manifestèrent hautement leur mécontentement.

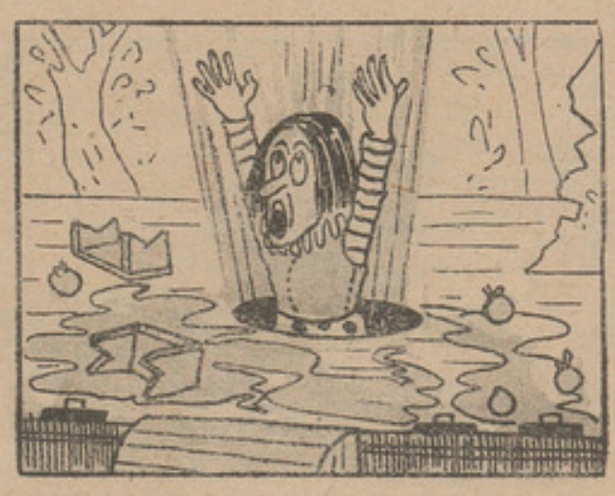


Néanmoins, Isidore ne se découragea pas et resta en scène; mais bientôt une quantité de pommes cuites et d'œufs pourris s'abattit à ses pieds.

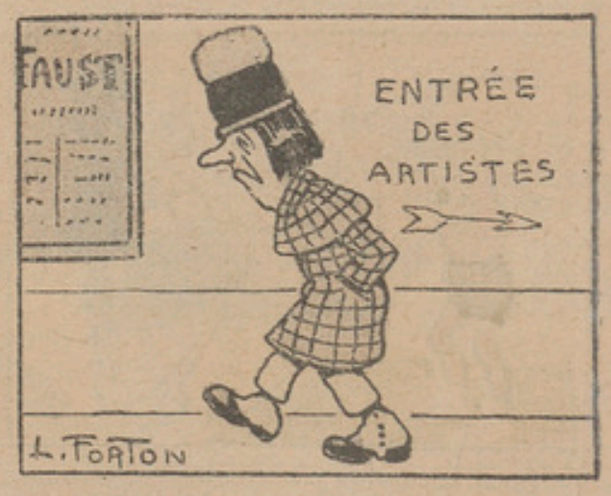
Le public des fauteuils se mit également de la partie et les projectiles les plus variés plurent sur le malheureux acteur, Tétalhuile ne s'émotionna pas pour si peu et continua sa romance.



On eut beau lui crier de sortir, il ne bougea pas. Le régisseur alla chercher le pompier de service qui dirigea le jet de sa lance sur Tétalhuile, mais ce dernier ne fit pas attention à cette avalanche et chantait toujours; rien ne pouvait éteindre son ardeur.



Mais le chef machiniste, remarquant que Tétalhuile se trouvait par hasard justement sur la trappe située au milieu de la scène, appuya sur le déclic et le chanteur disparut dans les profondeurs de l'abîme!

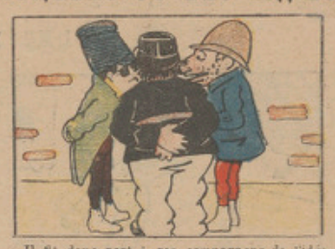


Chassé sur-le-champ par le directeur furieux, Tétalhuile quitta le théâtre désappointé : « C'est bien la peine d'avoir du talent » murmura-t-il avec amertume!

LA BANDE DES PIEDS NICKELÉS OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL, RIBOULDINGUE ET FILOCHARD *(Suite).*

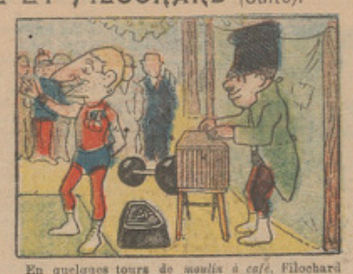
Ayant réussi à s'échapper du panier à salade dans lequel ils avaient fait une entrée triomphale dans la capitale, les *Pieds Nickelés* songèrent aussitôt à se transformer. Les trois amis pénétrèrent donc dans la boutique d'un brocanteur et profitèrent de l'absence du marchand pour faire des *achats* afin de ne pas le déranger et lui éviter la peine de leur rendre la monnaie.

Ribouldingue, qui venait d'avoir une idée géniale en voyant des acolytes habillés en lutteurs, s'affubla d'un costume de sergent de ville. Oui, Ribouldingue n'était pas la moitié d'un imbécile, ah ! non, et il venait de penser à une petite combinaison qui n'était pas dans une musette; son idée devait conduire la *bande* sur le chemin de la fortune, ni plus ni moins

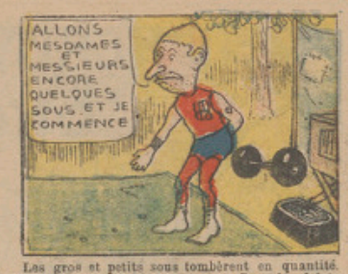


Il fit donc part à ses compagnons de l'idée lumineuse qui venait de traverser son *ciboulot*. Croquignol et Filochard, en écoutant la proposition de Ribouldingue, ne purent retenir une exclamation de joie et de surprise. « Dire que nous n'avions pas pensé à cela en endossant nos maillots ! » dit Filochard.

Ayant trouvé le moyen de gagner facilement de l'argent, en exploitant le public, les Pieds Nickelés résolurent d'en profiter. Croquignol et Filochard s'installèrent donc dans un endroit où se tenait justement une fête foraine. Ribouldingue devait, selon son rôle, ne paraître qu'à un moment donné.



En quelques tours de *moulin à café*, Filochard eut bientôt attiré quelques spectateurs. « Approchez, messieurs, dames, approchez, vous allez voir un travail unique au monde. » Ensuite Croquignol demanda à *l'honorable société* de bien vouloir encourager *les artistes*

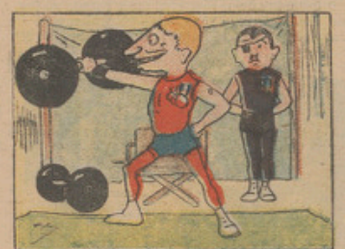


Les gros et petits sous tombèrent en quantité. C'était le moment de s'esquiver et Croquignol jeta un coup d'œil pour voir si Ribouldingue déguisé en agent ne viendrait pas à temps pour les faire déguerpir. Pour gagner du temps, Croquignol fit encore *appel à la générosité* des spectateurs qui commençaient à s'impatienter.

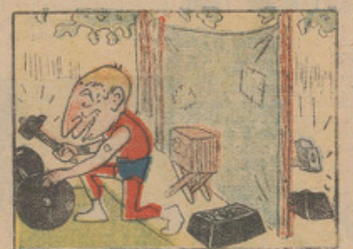
« Enfin l'essentiel, dit Ribouldingue, c'est que j'aitrouvé le *joint* ; faites comme j'vous ai dit, moi j'me débine. Croquignol et Filochard mirent sans dessus dessous le magasin et parvinrent à découvrir un vieil orgue de Barbarie et des *poids* en carton pâte !

Bref, quelques instants plus tard, Croquignol et Filochard disparurent, emportant l'orgue et les poids en carton. « C'est pas l'tout, faut trouver un endroit pour s'installer, » dit Croquignol au bout d'une heure de marche.

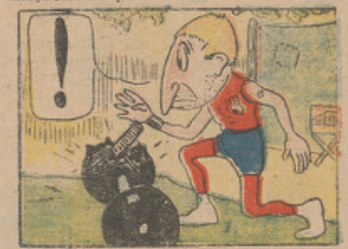
Ayant trouvé un endroit à leur convenance, les deux *lutteurs* déballèrent leur matériel et installèrent leur tapis. Quelques gamins firent bientôt le cercle autour d'eux, et peu après une foule nombreuse se pressait pour assister aux exercices sensationnels des deux athlètes.



Enfin, voyant que Ribouldingue n'arrivait toujours pas, Croquignol annonça qu'il allait commencer par les *poids* et qu'il continuerait par *beaucoup plus fort*. « Il souleva donc la grosse et *lourde* (!) haltère : « Et remarquez, mesdames et messieurs, toujours le sourire sur les lèvres. » En voyant la facilité avec laquelle Croquignol avait *enlevé* l'haltère, une vo'x dans la foule s'écria :



« Il la soulève trop bien, ça doit être du carton. » Croquignol entendit et comprit la gravité de la situation. Il glissa deux mots à l'oreille de Filochard qui disparut derrière la toile. Croquignol s'adressa ensuite au public : « Comme vous pourriez croire que l'haltère que je viens de soulever n'est pas en fer, je vais taper dessus avec ce marteau pour vous prouver que ce n'est pas du *chiqué*. »



Bing ! bing ! bing ! En effet, l'haltère rend bien un son métallique qui rassure les spectateurs. Il faut ajouter que ceux-ci ne peuvent voir Filochard qui, derrière la toile, frappe à tours de bras sur un *vrai poids*, pendant que son complice fait semblant de cogner sur l'haltère. Malheureusement, le marteau échappe tout à coup de la main de Croquignol et défonce une des boules en carton.

Quand Croquignol eut jugé qu'il y avait suffisamment de spectateurs, il annonça que la représentation allait bientôt commencer et fit son petit boniment. « Mesdames et messieurs, nous ne sommes pas venus ici pour vous vendre des crottes de lapin roulées dans la farine! Non, mesdames et messieurs, nous sommes venus ici pour soumettre à votre appréciation un spectacle absolument inédit, complètement nouveau. Mon camarade et moi nous allons avoir l'honneur et le plaisir de vous faire voir des tours que vous n'avez jamais vus, des exercices d'une audace et d'une force sans pareilles. Puis, mesdames et messieurs, quand nous aurons exécuté ces tours, je me permettrai de faire *celui de la société*. Remarquez bien, mesdames et messieurs, que nous ne travaillons pas pour l'argent, non ! Nous sommes des amateurs, mais c'est pour l'entretien des décors et accessoires, et pour la location de la salle. Allons, mesdames et messieurs, nous commençons de suite, le temps de lever le rideau. En avant la musique ! » Filochard tourne la manivelle et l'orgue de Barbarie fait entendre quelques hoquets nasillards qui ont la prétention de vouloir être la *Marseillaise*.

L'orgue se tait et Croquignol s'adresse à la foule : « Nous ne travaillons pas pour la galette, mais si quelques personnes veulent bien jeter quelques pièces, pour nous encourager, nous commencerons de suite. Ne craignez pas de nous vexer, nous acceptons n'importe quoi, depuis les boutons de culotte jusqu'aux louis de vingt francs. Si vous n'avez pas d'argent dans votre poche, fouillez dans celle de votre voisin, nous n'y regarderons pas de si près. Allons, allons, encore vingt sous et je commence. »

Aussitôt, les spectateurs indignés protestent avec fureur, on crie, on gesticule, et la foule menace de faire un mauvais parti aux deux filous qui, entourés de tous côtés, ne peuvent même pas essayer de s'enfuir. Tout le monde crie à la fois : « Rendez l'argent ! enlevez-le ! » Croquignol regarde en soupirant autour de lui, espérant apercevoir la silhouette imposante de Ribouldingue.

Que faisait donc Ribouldingue pendant ce temps-là ? Chez le *bistro* où il devait attendre le moment *d'entrer en scène*, l'ami Ribouldingue avait *lichè* de nombreux verres, et avait *la cuite*. Néanmoins, il se souvint *du rôle* qu'il devait jouer et, d'un pas mal assuré, il se dirigea vers l'endroit où se trouvaient ses acolytes

Il arriva au moment où la foule s'apprêtait à malmener Croquignol et Filochard. La vue de son uniforme calma un instant les spectateurs : « Allez ! allez, circulez, grogna Ribouldingue d'une voix avinée. Et vous, tâchez moyen de vous débiner » ajouta-t-il en s'adressant à ses deux associés qui commençaient à respirer un peu plus à l'aise.

La foule commence à s'impatienter. Quelques murmures se font entendre : « La toile ou mes deux ronds ! » crie un gamin. — Enfin Croquignol s'avance au milieu du tapis. Mais, à ce moment, un agent, fendant la foule, s'approche de Croquignol et lui demande où est sa permission de travailler sur la voie publique. « J'en ai pas, m'sieu l'agent ! — Qu'est-ce que vous faites ici, alors ? »

« Allez, ouste, tâchez de déguerpir au plus vite, sans ça j'vous emmène! » La foule proteste contre la dureté de l'agent, des cris se font entendre et, tandis que les uns plaignent les malheureux *lutteurs*, d'autres réclament leur argent, Croquignol et Filochard, sans se soucier des protestations, replient leurs bagages.

Quelques instants après, si les spectateurs de tout à l'heure avaient jeté un coup d'œil dans la boutique d'un bistrot, ils auraient été très étonnés de voir les deux lutteurs fraternisant avec le sergent de ville, et vidant de nombreuses bouteilles Sous le costume d'agent, nos lecteurs ont certainement reconnu Ribouldingue.

Mais leur soulagement fut de courte durée, car au moment où la foule commençait à se disperser, un agent, un *vrai*, cette fois, arriva sur les lieux. L'arrivée du représentant de l'autorité glaça d'effroi les trois compagnons. Ribouldingue, dégrisé par cette apparition inattendue, comprit qu'il était prudent de ne pas faire connaissance avec ce *collègue*.

Il fit donc ni une, ni deux, et sans souci de la dignité de son uniforme, il prit ses jambes à son cou ainsi que Croquignol et Filochard. En les voyant fuir la foule comprit que le soit-disant *gardien de la paix* n'était qu'un audacieux filou, digne de ses honorables compères. Ribouldingue et Filochard eurent bientôt plus de cinq cents personnes à leurs trousses, et ils ne durent leur salut qu'à la vitesse de leurs jambes; et cette fois-là, croyez-le, ils n'eurent pas les *pieds nickelés*, oh non ! Au contraire, jamais ils n'avaient détalé si vite de leur vie.

(A suivre.)

L'oncle Pistache a été très malade, mais vous savez très, très malade! A deux doigts de la mort, autant dire : à tel point que ses deux neveux, Lagourdette et Pochetée, voyant venir le jour si longtemps espéré de l'ouverture d'une copieuse succession, ont largement arrosé leurs respectifs créanciers qui ont failli eux-mêmes, en mourir de stupéfaction!

Mais heureusement, — pour l'oncle, hélas! — cet excellent docteur Pied a complètement retapé le bon père Pistache, et voici le vieil oncle remis à neuf, gai comme un pinson et frais comme un merlan de quinze sous!

Hein? Qui a fait une tête?

C'est Lagourdette et Pochetée qui en sont pour les généreuses avances faites à leurs créanciers respectifs!

Ah! oui! Ils en font une tête, Lagourdette et Pochetée!

Mais n'allons pas nous attendrir sur ces vagues et d'ailleurs peu intéressantes humanités!

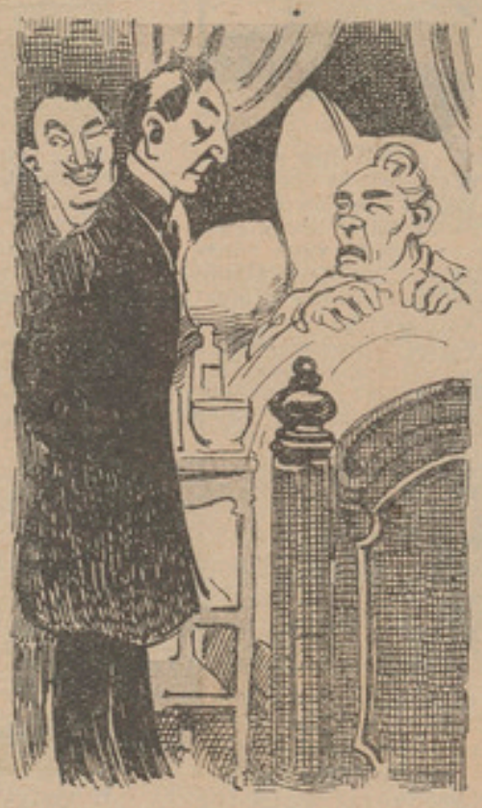
D'ailleurs, ils ont fait contre mauvaise fortune bon cœur, et, bien entendu, n'ont rien laissé paraître de leur cruelle déconvenue.

Ce qui est différé n'est pas perdu, n'est-ce pas? A tout prendre, l'oncle Pistache n'a pas été construit par les Romains, et le temps aura raison de lui.

Même, voici qu'un petit plan a germé dans les géniales méninges de Lagourdette, qui pense, avec juste raison, que l'héritage de l'oncle Pistache serait bien plus copieux s'il n'était point partagé en deux parts égales.

Aussi, est-il venu trouver son oncle, pour le féliciter de sa guérison inespérée, — tu parles si elle était inespérée!

— Eh bien, mon cher oncle?... Ça boulotte?... Tant mieux!... Je suis bien content, vous savez?... Oh oui? Bien content!... J'ai beaucoup d'affection pour vous, moi!... Je ne suis pas comme cette petite



rosse de Pochetée, moi!... Un muffle, Pochetée. Il vous croyait déjà fichu!... Oui! il escomptait votre succession cette canaille de Pochetée!... Il avait déjà donné un grand dîner!... Hein? Quel sale individu!... Ah! Je ne suis pas comme ça, moi!... J'aimerais mieux vivre dans la mistouffle le restant de mes jours, et vous voir en bonne santé!

Dame! En entendant tout cela, l'oncle Pistache n'avait pas été content! Quel ignoble neveu il avait, tout de même, en la personne de ce nauséeux Pochetée! Jamais il ne s'en serait douté! Pour sûr qu'il ne lui laisserait pas un radis! Il allait refaire son testament!

Et Lagourdette s'en était allé, tout heureux du succès de sa machination.

Par malheur, ce nauséeux Pochetée s'était fait les mêmes réflexions que cette fripouille de Lagourdette, et le voilà qui vient à son tour trouver son bon oncle, Pistache et qui lui tient à peu près ce langage :

— Eh bien? Cette petite canaille de bon oncle?... Le voilà sauvé, toujours bon pied, bon œil et bonne dent!... Ah! Je suis bien content, bien content, ravi, autant dire!... Mais c'est ce petit crevé de Lagourdette qui en fait un blair!... Faut voir le blair à Lagourdette!... Savez-vous, mon oncle, il vous croyait déjà dans la boîte, Lagourdette!... Hein! Quelle crapule de neveu!... S'était commandé une auto et avait payé son tailleur!... Ah! Pas comme moi!... Aimerai mieux bouffer des briques, savez, et me vêtir de chou, mais vous voir en bonne santé!

Ainsi parla le sage mais légèrement rosse Pochetée, persuadé que le bon oncle allait refaire son testament et déshériter Lagourdette.

Mais, resté seul, le bon oncle Pistache se gratta la verrue qui

faisait l'ornement de son appendice nasal, et il se dit :

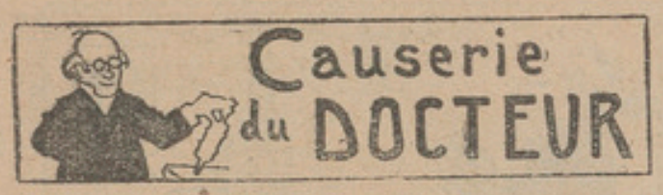
— Ouais!... Charmante nature, par ma foi!... De jolis neveux que m'ont laissé défuntes mes sœurs!... Je m'en vais leur jouer un bon tour de ma façon!... Ah! Ils escomptent ma mort? Eh bien, je m'en vais leur laisser tout juste des dattes!... Peau de balle à Lagourdette et balai de crin à Pochetée : voilà ce que je vais leur laisser... J'ai Gertrude, ma vieille et fidèle camériste, dont je n'eus jamais qu'à me louer : je vais la faire ma légataire universelle!

Deux heures après, chez le notaire le plus proche, le testament de l'oncle Pistache était refait, et les deux neveux l'étaient également!

Et, le lendemain, la brave et fidèle Gertrude, dont l'oncle Pistache n'avait jamais eu qu'à se louer et qui avait appris les dernières dispositions testamentaires de son maître, lut servit un plat de champignons qu'elle avait soigneusement cueillis de ses propres mains. Le résultat ne se fit pas attendre, et trois heures également après, le bon oncle Pistache rejoignait ses ancêtres dans le monde meilleur où ils l'attendaient depuis longtemps!

Ce qui prouve bien que la vertu trouve toujours sa récompense!

GEO BLAKMUSSELL.



Comment soigner ses rhumatismes!

Le rhumatisme est la maladie de toutes les saisons, chaudes ou froides, sèches ou humides. La profession, l'hérédité, les brusques transitions de température ont sur lui une influence néfaste.

Le surmenage, le froid, la fatigue, sont, après l'hérédité, les principaux ennemis de ces malades, trop nombreux malheureusement. La méthode la plus employée pour combattre toute manifestation arthritique aiguë est la médication salicylée.

Elle supprime la fièvre, diminue la tuméfaction circulaire et diminue de beaucoup la durée de la maladie.

Il est bon d'associer le salicylate à l'antipyrine, un gramme de chaque par jour en 2 cachets et plus, si le docteur le juge à propos. Le malade devra supprimer les aliments azotés (œufs, viande, poissons), proscrire rigoureusement toutes boissons alcooliques, ne faire usage que de farineux et ne boire que du lait.

L'eau additionnée de bicarbonate de soude ou sel de Vichy (une cuillerée à café par litre), le jus de citrons dilué, voilà la meilleure boisson pour les arthritiques.

Les bains, les douches, les massages; les exercices modérés capables d'activer les fonctions de la peau sont d'excellents moyens curatifs; car, selon le mot d'un spécialiste, « c'est par la peau qu'entre le rhumatisme, c'est par la peau qu'il doit en sortir ».

Dr E. M.

POUR DORMIR

Combien de personnes, pendant de longues heures d'insomnie, se sont demandé ce qu'elles pourraient bien faire pour retrouver le sommeil! Ayant essayé tous les narcotiques, elles n'ont réussi qu'à se fatiguer le cerveau. Voici une recette bien simple et qui est à la

portée de tous; nous ne ferons en cela qu'imiter les animaux :

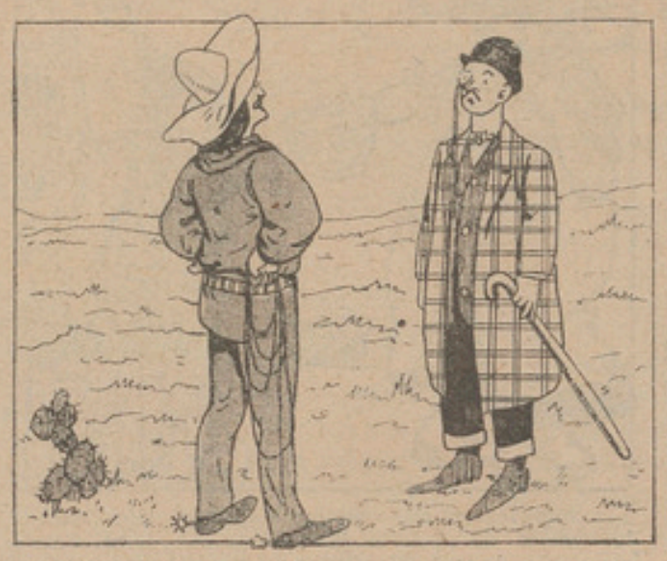
Vous avez sans doute remarqué comment un chien ou un chat s'arrangent pour dormir (nous n'avons point l'intention de conseiller ce moyen): ils mettent le nez sous leurs pattes et s'endorment aussitôt. Mais lorsque le sommeil ne vient pas assez vite, couvrez-vous la tête avec vos couvertures; en faisant ainsi vous aspirez l'air déjà respiré; cela produit une espèce d'asphyxie, le cerveau s'alourdit, et le sommeil arrive.

Il n'y a nulle crainte à avoir, car, dès que vous serez endormi, vous vous dégagerez de vos couvertures, pouvant ainsi respirer librement.

CRÈME DE MENTHE

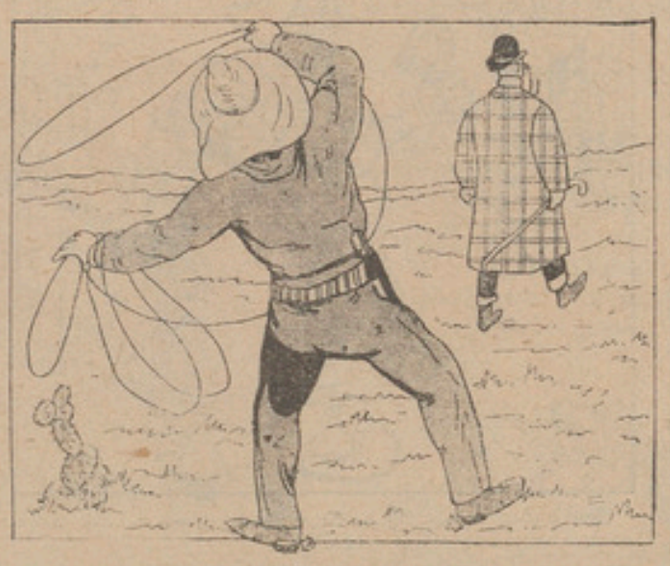
Pour 5 litres d'eau prenez 2,500 grammes de sucre blanc que l'on fait fondre sur le feu dans 1 litre 3/4 d'eau. Ajoutez 2 litres d'alcool à 40 degrés, et 1 gramme d'essence de menthe; laissez ainsi bouché hermétiquement pendant 30 jours; après quoi filtrez.

LE LAZZO

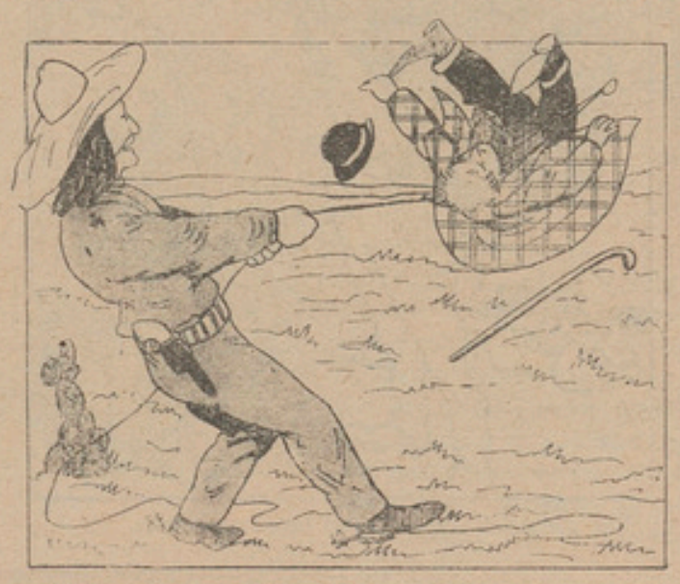


Le Strob. — Comment faites-vous pour attraper des bêtes avec votre lazzo?

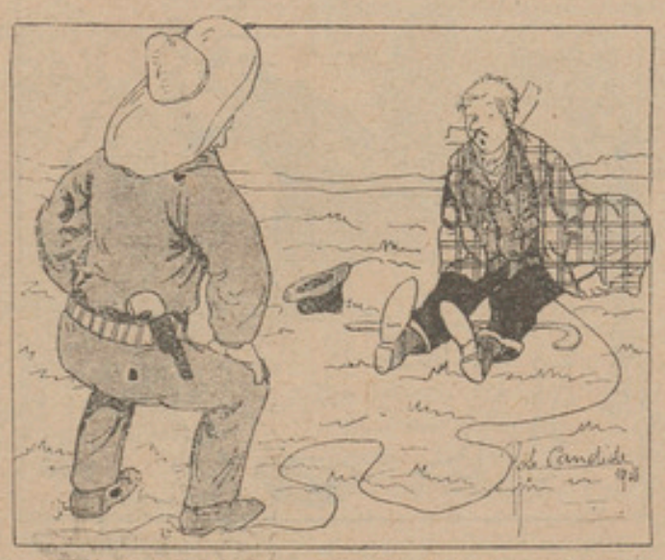
Le Gaucho. — Vous allez voir.



Le Gaucho. — C'est ça!... marchez toujours... une, deux.



Le Gaucho. — ... et trois...

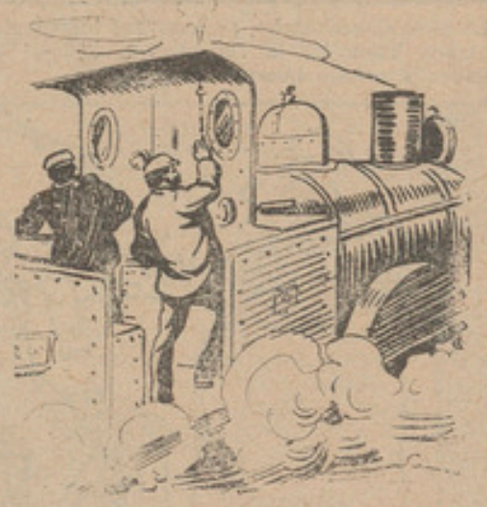


Le Gaucho. — Voilà!... Ce n'est pas plus difficile que ça!

LE LANGAGE DES LOCOMOTIVES

Les fleurs ont leur langage; la cire et la façon de placer les timbres signifient beaucoup de choses; mais ce que pas mal de gens ignorent, c'est ce que signifient les interjections émises par le sifflet d'une locomotive. Voici, d'après un docteur journaliste de Vienne, ce que signifie l'idiome simple et clair des locomotives.

Un sifflet de longueur modérée signifie : « Attention! » Il se donne au départ, à la traversée d'une station, à l'entrée d'un tunnel, ou pour



avertir les personnes qui se trouvent sur la voie; des sons brefs et réitérés veulent dire : « Fermez le disque! » tandis qu'un sifflement long suivi de deux courts signifie : « Ouvrez-le! » Le train s'arrête-t-il devant une station, le sifflet fait entendre plusieurs sons alternativement longs et courts, ce qui signifie : « Halte! » Un signal qui remplit d'épouvante tous les voyageurs et qui est bien connu, c'est le signal d'alarme; il se compose de notes tantôt très hautes, tantôt profondément graves. Lorsque deux locomotives se croisent, elles poussent toutes les deux un cri bref et joyeux; c'est un échange de courtoisie, car les mécaniciens ne sont nullement tenus de se saluer lorsqu'ils se rencontrent.

UNE ÉCOLE DE MÉDECINE FÉMINISTE

Elle existe en Pensylvanie et s'appelle « Medical college of Pennsylvania ». Les plus féministes des féministes s'en déclareraient satisfaites. Les portes de l'établissement sont strictement interdites aux hommes. Le « College » est

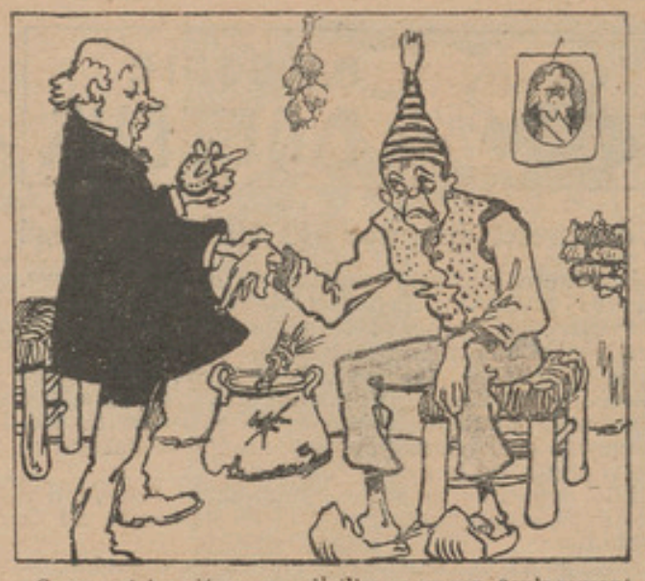
dirigé par des « doctoresses » qui ont sacrifié à leurs idées féministes en prenant leurs diplômes dans d'autres universités. L'école est fréquentée par des femmes et des jeunes filles des nationalités les plus diverses : on y voit des Chinoises, des Japonaises, des Anglaises, des Allemandes, des négresses. Bien entendu, les malades sont exclusivement des femmes. Quant aux hommes, on les envoie se faire soigner — j'allais dire se faire pendre — ailleurs!

E. Klektic.

L'HOMME AUTRUCHE

Le père Cascamaiche, se trouvant indisposé, consulta la mère Vieucoin, la rebouteuse. Celle-ci donna au malade, la recette d'une tisane...

... aussi bizarre que compliquée dans laquelle il entrait des pattes de cloporte desséchées, des têtes d'araignées, etc., le tout délayé dans de l'huile à brûler.

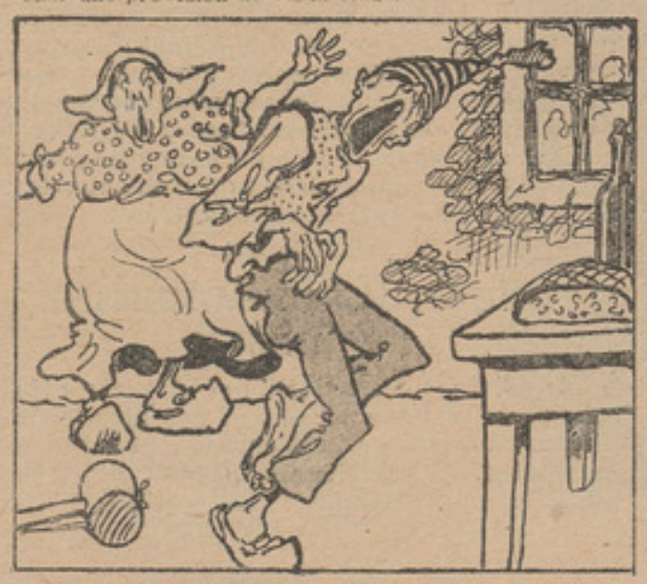


Cascamaiche n'éprouva d'ailleurs aucun soulagement et fut obligé de recourir au docteur qui lui ordonna de prendre beaucoup de fer.

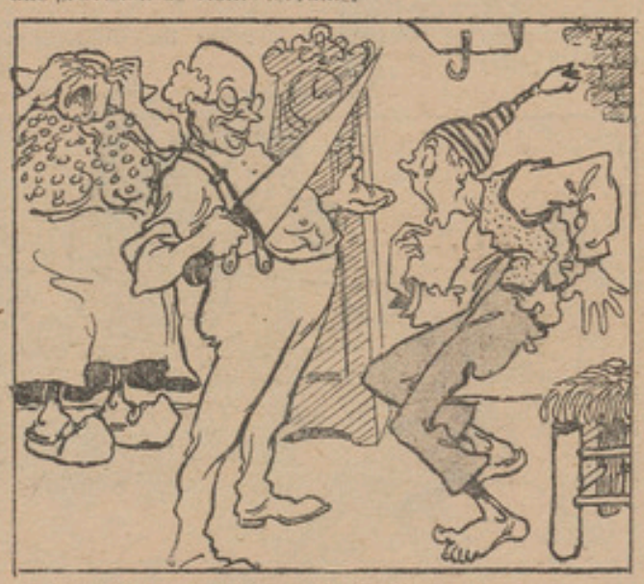
Mais il n'en fit rien et chargea sa femme d'aller chercher une provision de vieux clous.

Une heure après, la mère Cascamaiche revint avec une provision de vieille ferraille.

Le brave homme n'avala pas ça comme des brioches mais enfin il réussit à en absorber quelques-uns.

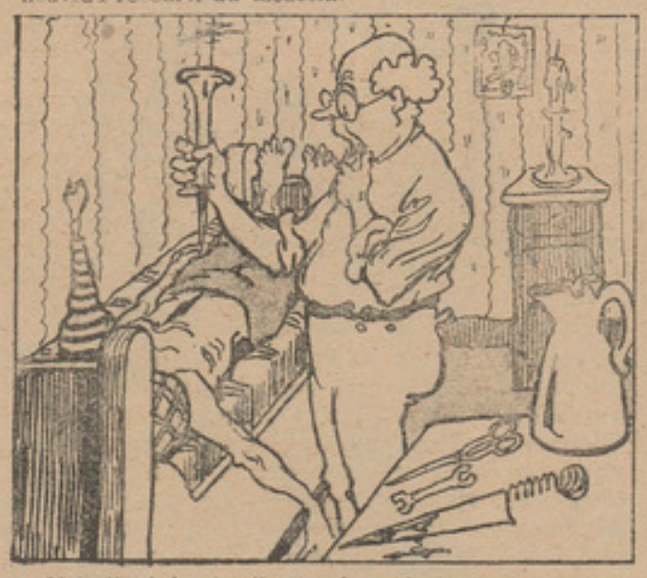


L'effet, d'ailleurs, ne se fit pas attendre longtemps : les clous se refusant obstinément à digérer, il fallut de nouveau recourir au médecin.

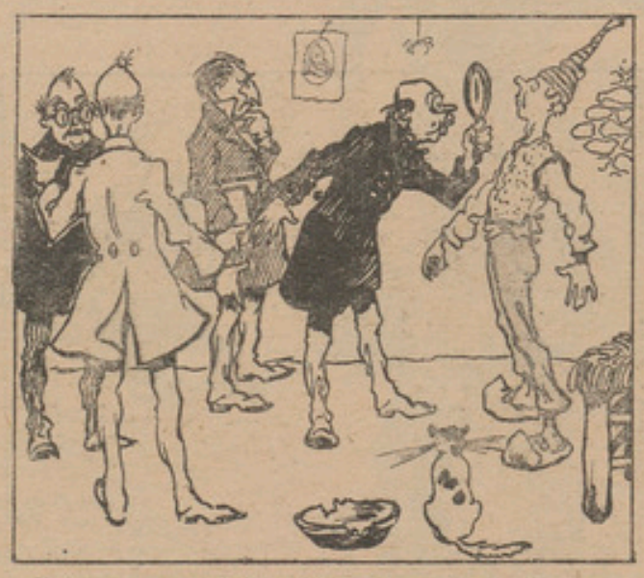


Une opération immédiate fut jugée nécessaire

Bientôt Cascamaiche eut la terreur de se voir ouvert en deux tout comme un vulgaire hareng saur.



Mais là où la stupéfaction du médecin fut à son comble, c'est quand il trouva dans l'estomac de son client tout un arsenal à faire pâlir l'autruche la plus gloutonne



Il fit un rapport à l'Académie, des médecins influents furent délégués pour examiner ce phénomène qui reçut un diplôme d'homme-autruche dûment signé et paraphé.

Aussi, maintenant, Cascamaiche dans le pays est considéré comme un personnage : c'est qu'en effet il n'est pas donné à tout le monde d'être diplomé homme-autruche par l'Académie de médecine.

ANECDOTES

Bons mots.

Il y a bons mots et bons mots, et ceux qui ont le plus de succès ne sont pas toujours ceux qu'on cherche; car bien souvent une phrase dite sans malice par une personne distraite mais dont le double sens éclate tout à coup, produit un effet d'autant plus grand qu'il était imprévu.

Telle cette réponse bien naïve faite dans une très grave circonstance :

Ceci se passait à la Morgue.

Un homme entre précipitamment et va trouver le greffier du lugubre établissement :

— Ma belle-mère a disparu depuis deux jours, pouvez-vous me dire si elle n'est pas ici?

— Votre belle-mère? mon brave,

Mais je ne la connais pas, il faudrait que je connaisse son signalement.

— Oh! elle est facile à reconnaitre : elle bégaye.

Une autre fois, un avocat de grand talent, mais très grêle et horriblement laid, plaidait dans un procès en séparation.

Emporté par le feu du discours, il malmena assez rudement l'époux de sa cliente, M. Durand et, lança cette phrase un peu brusque :

— Il est permis à tout homme d'être laid, mais encore est-il des bornes qu'il faut respecter; eh bien, messieurs, ces bornes, M. Durand les a outrageusement dépassées. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un homme plus laid que M. Durand.

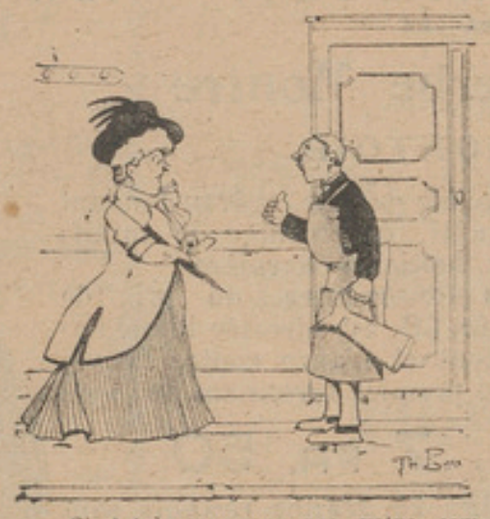
— Maitre! dit le président, vous vous oubliez...

Le père Pierre et Napoléon

Vers la fin du XVIIIe siècle habitait rue du Puits-de-l'Ermite un vieil original que ses voisins considéraient comme sorcier et fou : Pierre Le Clère. Le père Pierre, comme on l'appelait, était un ancien bénédictin chassé de son couvent par la Révolution.

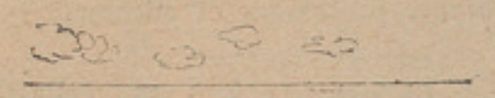
Il sortait peu, vivait en solitaire, recevant parfois quelques rares visiteurs à la mine inquiète et renfrognée. Il habitait une vieille masure lézardée rongée de moisissure et qui portait le chiffre fatidique : 13.

Il occupait, sous les combles, un



— C'est très ennuyeux que votre commandant ne soit pas chez lui, j'aurais bien désiré le voir.

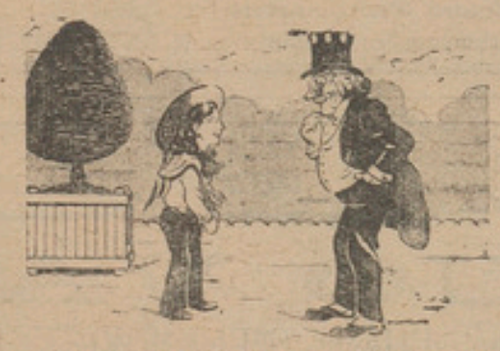
— Si ça n'est que ça, je peux faire entrer madame dans le grand salon ousqu'il y a le portrait à l'huile de mon commandant, ressemblance garantie!...



— Couper la vague? Sapristi, ça doit vous être facile avec votre figure en lame de couteau!..

— Vous savez, je ne punis pas souvent; mais je vais me voir obligé de sévir si je vous entends encore insulter les godillots du gouvernement en les traitant de ribouis!...

LOGIQUE!



— Encore dix sous pour t'acheter des billes?

— Mais, mon oncle, c'est de la main droite que tu me les as donnés et tu sais que la main droite doit ignorer ce que donne la gauche!..

ANECDOTES

misérable taudis encombré d'un attirail complet d'astrologie, cornues, sphères, astrolobes, etc.

Un jour, le père Pierre, étendu dans un vieux fauteuil délabré, songeait, lorsque tout à coup un bruit de pas retentit dans l'escalier et un poing nerveux heurta à la porte.

Le visiteur parut. C'était un jeune homme pâle, au maigre profil césarien, au regard fiévreux. Il considéra un instant tout l'attirail du père Pierre; puis, brusquement :

— Je viens consulter vos diableries, dit-il.

L'ancien moine sourit, alluma une petite lampe de cuivre et, tout en préparant divers objets, posa des questions.

— En quelle année êtes-vous né?

— En 1769.

— Dans quel mois et quel jour?

— Le quinzième d'août.

— Ecrivez sur ce carton vos nom et prénoms.

Le vieillard, à son tour, écrit des nombres, calcule, réfléchit et, lentement, dans un langage obscur pour les profanes :

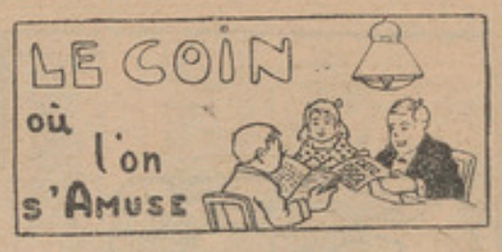
— Sept jours avant votre naissance, dit-il, dans la nuit du 8 au 9 août 1769, une grande comète est apparue dans les cieux, vers la fin de la constellation du Bélier, et le jour de votre naissance, elle entrait dans le Taureau, signe zodiacal qui, dans votre horoscope, se trouve en maison X, le lieu de l'Honneur, de la Fortune, de la Puissance.

« L'examen sommaire de votre figure genethliaque annonce au premier coup d'œil deux grands constrastes: ascension et chute.

« Ce n'est pas tout : Mars conjoint au soleil prédit que votre fortune périclitera, mais les arcanes d'Hermès me révèlent que vous êtes appelé à la plus haute ascension à laquelle un homme puisse aspirer. Vous régnerez!

— Vous êtes fou! sans doute, s'écria le jeune consultant. Je suis un officier sans fortune et sans avenir. Aubry, le chef du comité de la guerre, vient de me rayer des cadres de l'armée. Je ne suis même plus soldat.

Celui qui parlait ainsi s'appelait Napoléon Bonaparte.



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 16

ENIGME. — Loup.
CHARADE. — Serpentine.
CASSE-TÊTE. — Agnan, Wilfrid.
LOGOGRIPHE. — Cade, Cadet, Cadeau.
MOTS CARRÉS.

I S B A
S I A M
B A L E
A M E R

1er CALEMBOUR. — Parce qu'elle ne peut y aller elle-même.
2e CALEMBOUR. — La voiture du nonce (d'une once.)
RÉBUS. — La valeur n'attend pas le nombre des années.

Enigme.

Je brave la pluie et le soleil.
Rarement on se pass' de moi.
Certes! je suis un appareil
Qui met les coquett's en émoi.
Pour faire un instrument de musique
Qu'l'adjectif « chinois » l'on m'applique

Charade..

Mon premier est une plante odorifé-
[rante
Mon second joue de la flûte.
Mon tout, cherchez-le dans la tête.

Casse-tête.

(Avec ces lettres formez deux prénoms.)

a c e e g g i i i l n n r v

Logogriphe.

Mes trois premiers pieds ne changent
[pas.
Ajoutez-m'en un : je suis une grimace
Ajoutez-m'en deux : je suis un [illegible]
[illegible]age.
Ajoutez-m'en trois : je suis un insecte

Mots carrés.

1 Un corps simple.
2 Un bouclier.
3 Une ponctuation.
4 Une entaille.
5 Une langue indo-européenne

Calembours.

— A quoi servent les canons?
— Quel est le département qui possède les restes humains les plus anciens?

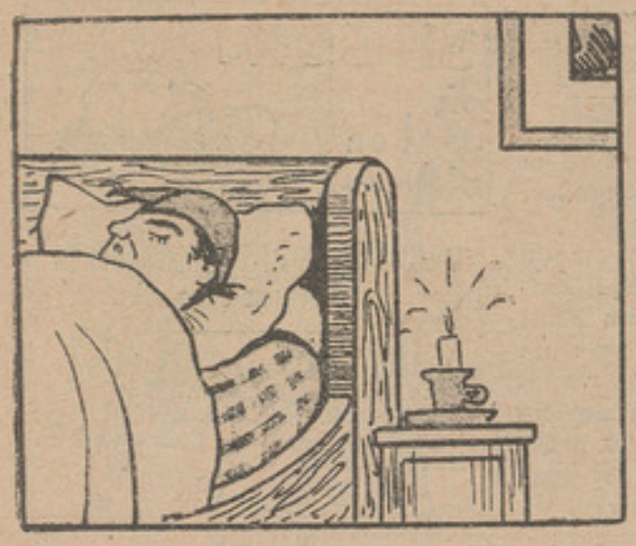
(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS.

Trouver trois départements.

(Solution dans le prochain numéro)

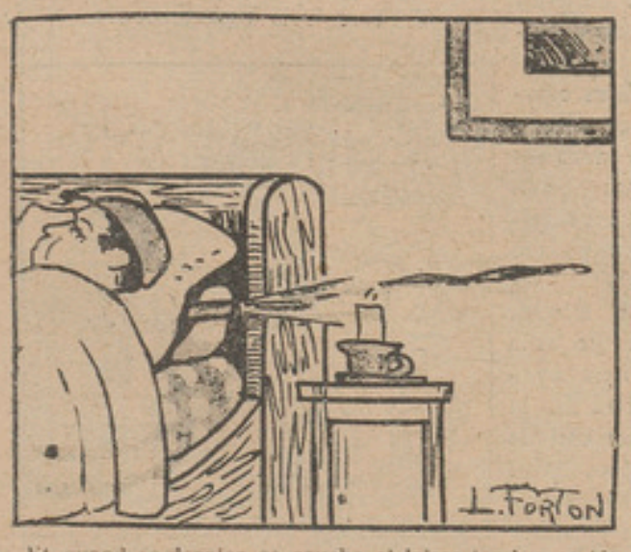
UNE INVENTION PRATIQUE



M. Cornichon, qui loge à l'hôtel, a l'habitude de s'endormir sans souffler sa bougie, qui naturellement se consume entièrement.

Cela fait le désespoir de Mme Moutardot, qui trouve que son locataire brûle beaucoup trop de bougies.

Pour l'obliger à éteindre sa lumière malgré lui, Mme Moutardot place sous l'oreiller de Cornichon un petit soufflet.



Et quand ce dernier se couche et laisse tomber sa tête sur l'oreiller, le soufflet fonctionne et éteint la bougie sans que Cornichon s'en aperçoive.

UN SOU PAR JOUR - 10 MOIS DE CREDIT

Une superbe Montre

REMONTOIR

Oxydé vieil argent, double cuvette, cadran fondant riche, mouvement garanti, ornementée de motifs extrêmement artistiques, boîtier à charnières.

Cette montre, du prix de **22 fr. 50**, est adressée immédiatement et franco contre l'envoi d'un premier versement de

7 FR. 50

Les **15 francs** restants sont perçus à raison de **1 fr. 50** par mois.

Bien spécifier si l'on désire une montre de dame ou une montre d'homme.

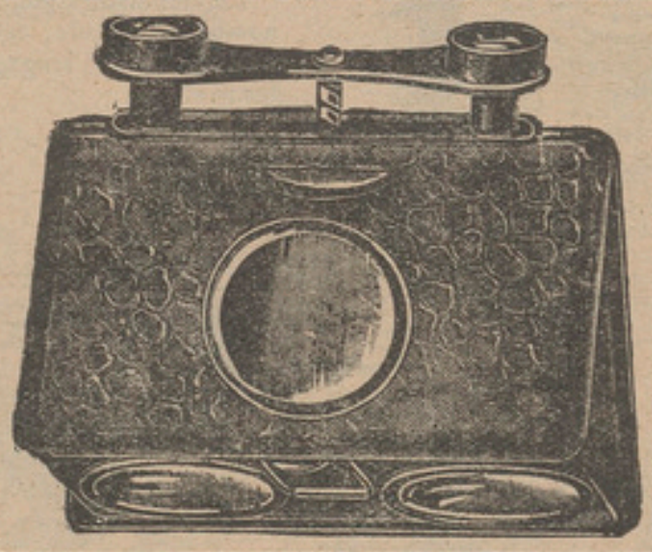
Ecrire clairement les nom, prénoms, profession et adresse.

Montre dame, 10 rubis.

Montre homme.

Adresser lettres et mandats à M. OFFENSTADT, Directeur.
3, Rue de Rocroy, PARIS (X^e).

POUR LE PRIX DÉRISOIRE DE 4 FRANCS, FRANCO



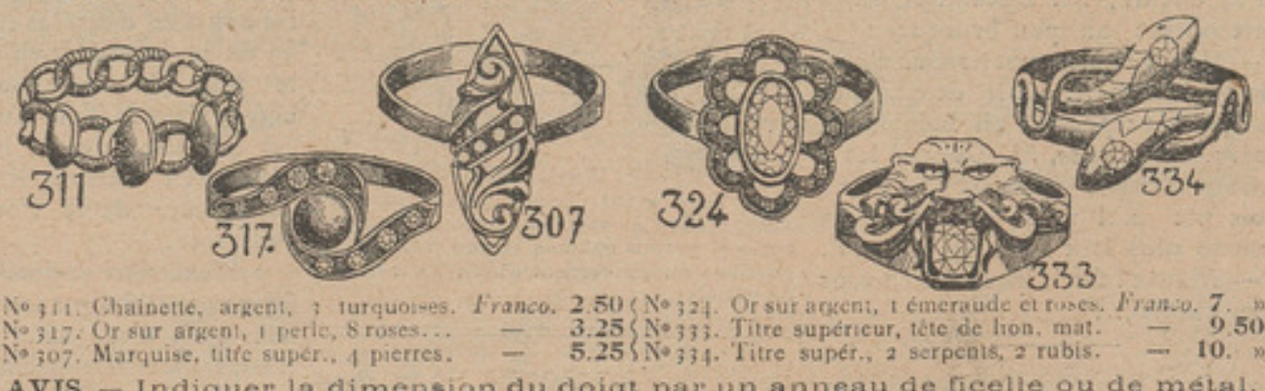
UNE JUMELLE-PORTEFEUILLE

La plus pratique de toutes, ne tenant aucune place dans la poche. A l'aide d'une pression, la boite s'ouvre et laisse apparaître les grandes lentilles qui prennent d'elles-mêmes la position utile. On règle cette jumelle à sa vue comme on fait pour les jumelles les plus chères. C'est la première fois qu'on met en vente un article aussi pratique et utile à un prix aussi modique.

Adresser la commande accompagnée de son montant à

M. OFFENSTADT, Directeur,
3, RUE DE ROCROY, PARIS (X^e)

SUPERBES BAGUES GARANTIES INALTÉRABLES



N° 311. Chainette, argent, 3 turquoises.	*Franco.*	2.50	N° 324. Or sur argent, 1 émeraude et roses.	*Franco.*	7.	»
N° 317. Or sur argent, 1 perle, 8 roses...	—	3.25	N° 333. Titre supérieur, tête de lion, mat.	—	9.50	
N° 307. Marquise, titre supér., 4 pierres.	—	5.25	N° 334. Titre supér., 2 serpents, 2 rubis.	—	10.	»

AVIS. — Indiquer la dimension du doigt par un anneau de ficelle ou de métal. Moyennant **1 franc** d'augmentation ces bijoux sont livrés en écrin.

Adresser les commandes accompagnées du montant à M. OFFENSTADT, Directeur, 3, rue de Rocroy, PARIS (X^e).

0 fr. 95 *En vente partout* **0 fr. 95**

QUO VADIS

Le célèbre ouvrage d'Henri SIENKIEWICZ, traduit par P. PICARD

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 20 GRAVURES

Envoi franco contre la somme de 1 fr. 25 en timbres, bon ou mandat-poste à la librairie OFFENSTADT, 3, rue de Rocroy.

A CRÉDIT

❖ ❖ ❖

Nous offrons ici à tous nos lecteurs le moyen de s'exercer et de se distraire sans jamais se lasser, et ce à des **conditions exceptionnellement avantageuses.**

Pour un prix dérisoire et par dessus le marché à crédit, nous expédions :

1° **UNE CARABINE à air comprimé,** de fabrication parfaite et fournissant un tir d'une précision absolue ; elle se charge à volonté à balle ou à flèche ; on l'emploiera avec le même succès comme carabine de salon et en plein air, pour chasser le petit gibier.

Elle mesure 80 centimètres de haut ;

2° **UNE BOITE contenant 1,000 balles ;**

3° **UNE POCHETTE contenant 12 flèches ;**

4° **100 CARTONS-CIBLES ;**

5° **UN MODE D'EMPLOI ;**

6° **UNE CAISSE bois** pour l'emballage du tout.

Prix franco :

17 fr. 50

○ ○ ○ ○ ○

CONDITIONS DE PAIEMENT

Nous envoyer avec la commande la somme de **7 fr. 50** en mandat ou bon de poste.

Nous écrire en prenant l'engagement de nous payer tous les mois la somme de **1 franc.**

En signant, indiquer clairement le nom, les prénoms, la profession, l'adresse, le départt.

○ ○ ○

Adresser les Commandes à

M. OFFENSTADT

Directeur,

3, rue de Rocroy

PARIS (x°)

A CRÉDIT

❖ ❖ ❖

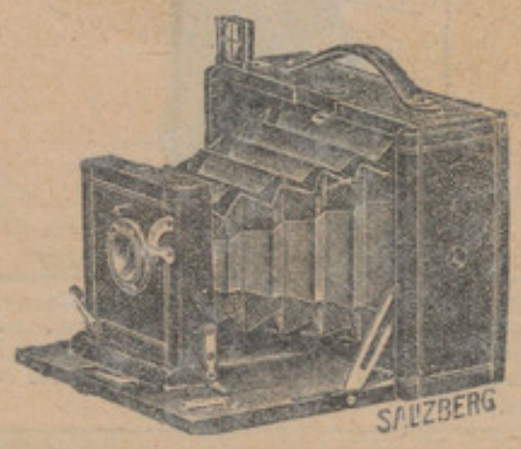
Un excellent

APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE

TOUS SES ACCESSOIRES

ET

PRODUITS



L'" EXCELSIOR "

1° **APPAREIL genre " Folding "** à soufflets toile, coins peau 9×12 gaine chagrin ; excellent objectif de campagne, toujours armé pour pose et instantané ; viseur mobile ; diaphragme variable muni également d'un verre dépoli, surmonté d'une visière permettant ainsi de mettre au point sans le secours du voile noir ; intérieur acajou laqué ; ornements nickelés ; pas de vis international permettant de monter l'appareil sur pied dans les deux sens.

Cet appareil est fourni accompagné des accessoires et produits suivants :

2° **3 CHASSIS doubles à volets ;**
3° **UN PIED de campagne ;**
4° **UN CHASSIS-PRESSE américain ;**
5° **3 CUVETTES ;**
6° **UN PANIER LAVEUR ;**
7° **UN ÉGOUTTOIR ;**
8° **UNE LANTERNE verre rouge ;**
9° **UNE BOITE 6 plaques 9×12 ;**
10° **UNE POCHETTE papier sensible ;**
11° **UN FLACON révélateur ;**
12° **UN FLACON virage-fixage ;**
13° **UN PAQUET hyposulfite**
14° **UN MANUEL mode d'emploi.**

L'appareil, ses accessoires et ses produits sont expédiés soigneusement emballés pour le prix total de 45 francs.

AUX

CONDITIONS SUIVANTES :

15 francs à la commande, le reste en 10 mois, **3 francs** par mois.

Indiquer clairement le nom, les prénoms, la profession, l'adresse et le département.

Adresser les commandes à

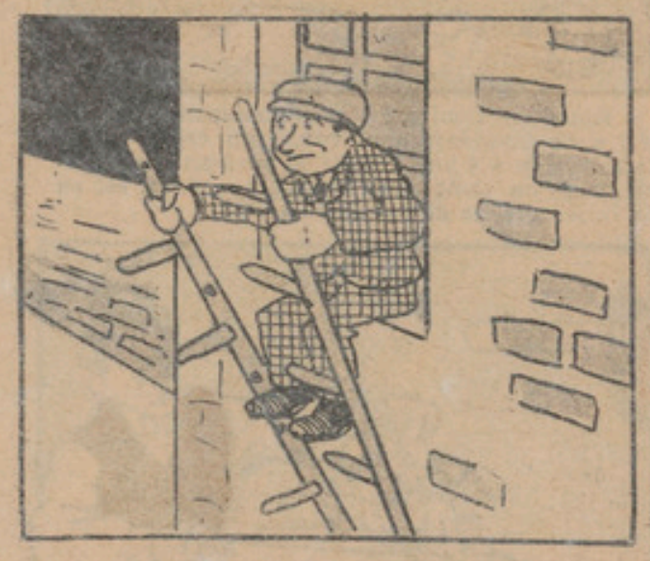
M. OFFENSTADT

DIRECTEUR

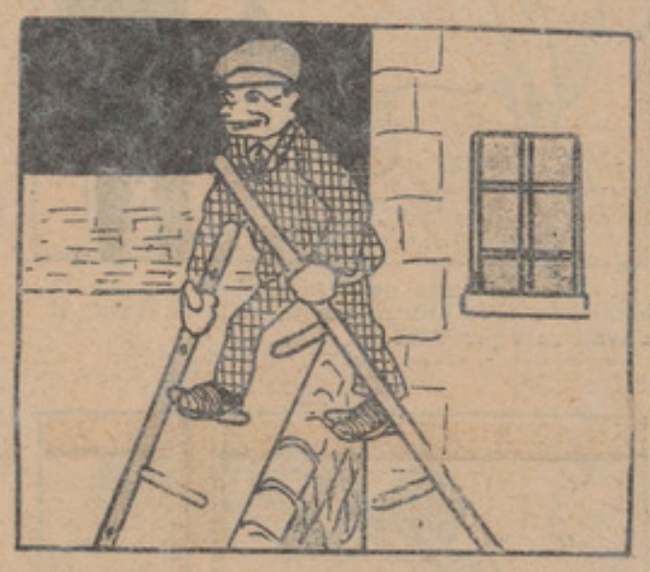
3, Rue de Rocroy, 3, PARIS.

LE MALIN CAMBRIOLEUR

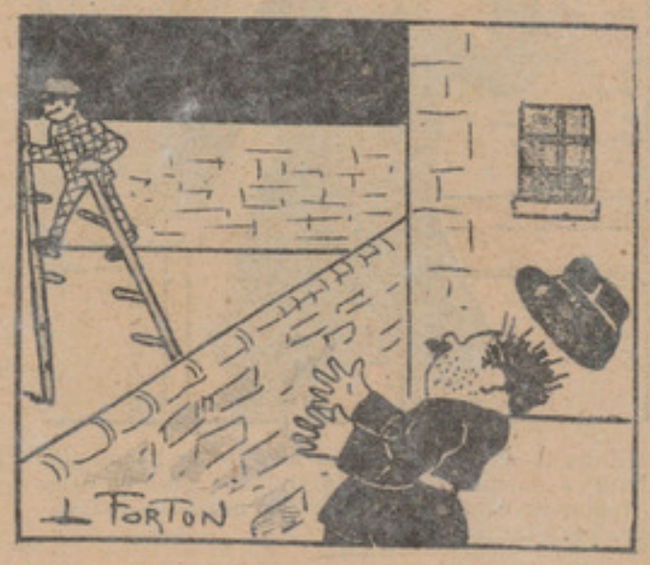
« J'entends du bruit, se dit Rapineau, sûrement c'est un agent. Comment fuir et escalader le mur de la cour ? »



« Oh ! une idée ! » Et Rapineau démolit en deux parties son échelle.



Puis, s'en servant comme d'une paire d'échasses, il enjambe le mur de la cour...



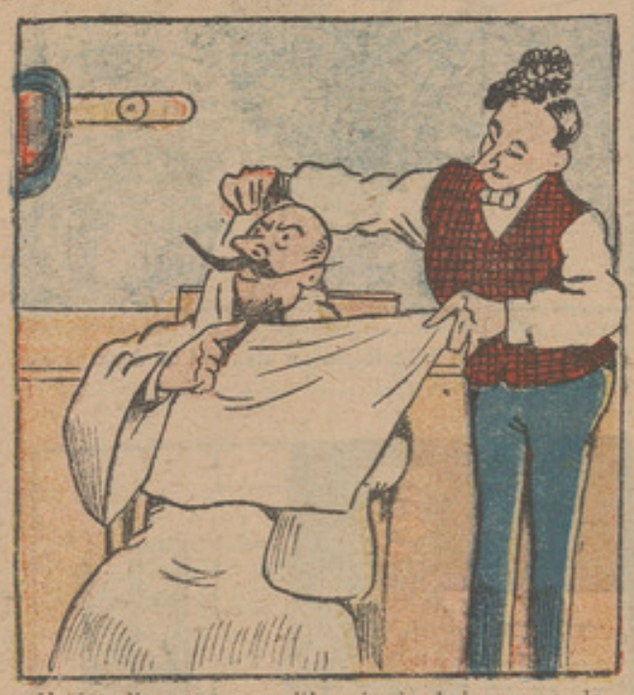
. . . et s'éloigne à grandes enjambées au nez et à la barbe du malheureux agent qui croyait bien le prendre.

LA PISTE

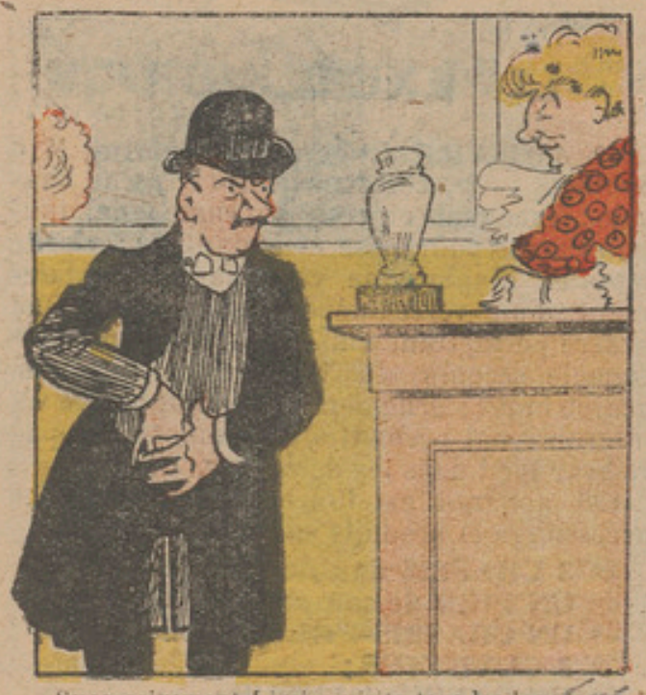
« Monsieur Limier, dit le commissaire central, il y a de l'ouvrage pour vous : un crime a été commis il y a 4 jours, voici le portrait du coupable, mais on croit qu'il s'est fait raser. Il est en en fuite. A vous de l'arrêter. »

« Puisqu'il s'est fait raser, pensa le policier, il est probable que j'aurai du mal à le reconnaître. Allons donc d'abord questionner adroitement les coiffeurs du pays qui doivent avoir reçu des confidences. »

Sous prétexte de se faire rafraîchir les cheveux, il alla chez le barbier le plus proche du crime; mais le brave homme n'avait vu aucun client qui se fit raser complètement.

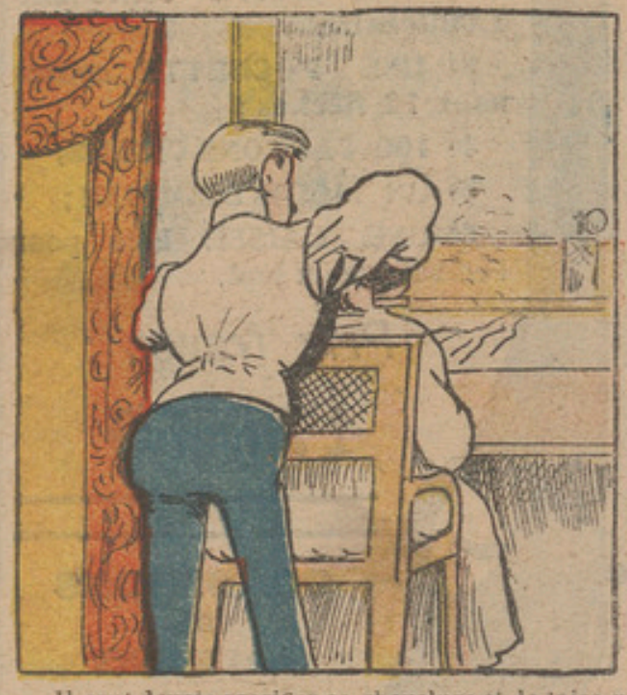


Il tâta d'un autre qu'il pria de lui couper la barbiche et il le tortura aussi, mais en vain ; il n'avait rasé personne.



Successivement Limier visita tous les lavatorys de la ville en se faisant toujours raser quelque appendice pileux.

Hélas, les tuyaux désirés ne venaient toujours pas.



Il crut devoir sacrifier sa chevelure et la laisser passer au papier de verre, mais il ne découvrit la moindre piste

Enfin il sortit de chez le dernier artiste capillaire avec une tête complètement glabre, sans avoir pour cela recueilli sur son assassin le moindre petit indice.

Quand il rentra au commissariat, son chef crut que c'était l'assassin lui-même qui venait se constituer prisonnier.

Il le fit enfermer malgré ses cris et il sera bientôt condamné.

Quant à l'assassin véritable, il se promène toujours librement au soleil ; car, contrairement à la pure supposition du commissaire, il ne s'était pas rasé du tout.

Au contraire il a laissé pousser toute sa barbe.

Sceaux. — Imprimerie Charaire.

Le gérant : CONSTANT LEBLANC.